

Nouveautés

Numéro 102, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (102), 4–19.

ESSAIS

Dominique COMBE
Claude CORBO
Fernand DUMONT
Claude GAUVREAU

ÉTUDES

Paul BLETON [dir.]
Jean-François CHASSAY
Thierry BACCINO et
Pascale COLÉ

FABLES

Jean de LA FONTAINE
NOUVELLES

Bonnie BURNARD
Robert LALONDE
Raymond PAUL
Jean-Louis ROY

ŒUVRES COMPLÈTES

Louis HÉMON
POÉSIE

Suzanne JACOB
RÉCIT

Mona LATIF-GHATTAS
REVUES

STOP
TANGENCE
ROMANS

Yves BEAUCHEMIN
André BROCHU

Mireille CALLE-GRUBER
Roch CARRIER

Emmanuel CARRÈRE
France D'AMOUR

George DOR
Joseph Jean Rolland DUBÉ

Jean-Paul DUBOIS
Umberto ECO

François GRAVEL
François JOBIN

John LE CARRÉ
David LODGE

Yvon RIVARD
Pierre SALDUCCI

Jocelyne SAUCIER
Julie STANTON

THÉÂTRE

Suzanne LEBEAU
Michel TREMBLAY

TOURISME
Jean O'NEIL

▼ ESSAIS

Poétiques francophones
Dominique COMBE
Hachette, Paris,
1995, 176 p.

Voilà un ouvrage qui se veut une modeste contribution à la problématique de la francophonie dans ses rapports avec le *fait littéraire*. L'auteur, Dominique Combes, rappelle méthodiquement la définition minimale de la francophonie : « le fait d'écrire en français » ; proposition qu'il relativise en soulignant que le français est susceptible de connaître des particularismes et des régionalismes variant sur les aires de la francophonie. Il en est ainsi des textes romanesques du Québécois Réjean Ducharme, dans lesquels le joul occupe une place importante ; ou des œuvres de l'écrivain ivoirien, Ahmadou Kourouma, marquées au sceau de la tradition orale africaine ; ou encore des romans métissés de créoles des Martiniquais Patrick Chamouiseau et Raphaël Confiant.

La littérature francophone s'inscrirait dans une situation bilingue, voire plurilingue. Certes, en Europe, la France peut prétendre à une relative unité linguistique, mais selon l'auteur il n'en va de même pour la Belgique, où le français est en contact avec le flamand et les patois wallons, ou pour la Suisse, où il est confronté avec l'allemand (et dans une moindre mesure l'italien et les patois romands).

Comment alors définir l'écrivain francophone en fonction de ces réalités linguistique et esthétique diverses ? Pour Combe, l'écrivain francophone est ce créateur qui engage durablement et intensément son destin dans un projet d'écriture propre à mettre en valeur, non seulement sa personnalité, mais également une vision du monde de la société à laquelle il s'identifie.

Mais ce fait même d'écrire est conditionné par l'attitude de l'écrivain francophone au regard de la langue française. Selon que celle-ci est langue première ou langue seconde, langue maternelle ou natio-

nale, voire officielle, selon les contextes socio-culturel et politique, les relations que l'écrivain entretient avec elle sont relativement caractérisées, soit par l'amour, soit par la haine.

Si le sentiment amoureux nourrit le besoin d'entretenir le génie de la langue française, d'assurer son rayonnement, même à travers le rêve du métissage culturel, l'attitude de détestation, inspirée par un sentiment d'exil linguistique, suscite parfois une révolte qui détermine une *poétique négative* envers cette langue.

Cette démarche littéraire se manifeste, soit sous les traits de ce que l'auteur de *Poétiques francophones* a appelé une « esthétique iconoclaste », soit sous les formes diverses d'une « défiguration symbolique » susceptible de suggérer le « désamour de la langue » érigée en référence.

Malgré les réserves que nous pourrions formuler à propos de l'analyse du discours littéraire menée dans une perspective plus sociolinguistique que proprement poétique, nous devons reconnaître que, par ses dimensions modestes, l'ouvrage fournit des bases indispensables à l'étude de textes francophones ainsi que des repères pertinents qui éclaireraient quelques aspects particuliers de notre conception générale sur la francophonie littéraire.

KANATÉ DAHOUDA

Lettre fraternelle, raisonnée et urgente à mes concitoyens immigrants
Claude CORBO
Lanctôt éditeur, Montréal,
1996, 139 p.

À l'issue du référendum du 30 octobre 1995 sur le statut politique du Québec, le premier ministre provincial d'alors a attribué la défaite de l'option souverainiste à « l'argent et au vote ethnique ». Ses propos ont provoqué un tollé général au sein de la communauté immigrante au Québec et suscité des prises de position divergentes au Canada.

Dans le souci d'éviter « les solitudes du Québec » en

prévenant des tensions sociales relatives à une éventuelle expérience collective, dont l'enjeu serait encore « la question du Québec », Claude Corbo a fait paraître, cette année, un ouvrage sous le titre de *Lettre fraternelle, raisonnée et urgente à mes concitoyens immigrants*.

D'origine italienne, cet ancien recteur de l'Université du Québec à Montréal (qui se définit comme un homme libre de toute appartenance politique partisane) avoue avoir été consterné par les déclarations du président du Comité du Oui. Mû cependant par son attachement indéfectible à l'identité québécoise, il convie ses concitoyens immigrants à partager son rêve d'un *Québec libre*. Mais ce rêve d'une émancipation politique du Québec (dans ou hors du Canada) n'est-il pas l'expression d'une attitude rétrograde dans un contexte d'internationalisation ?

Claude Corbo souligne que l'internationalisation a certes l'avantage de circonscire, à l'échelle mondiale, un cadre d'échanges fructueux aux niveaux politique et commercial, économique et socio-culturel ; mais qu'il peut également être le lieu d'une mise en scène idéologique où des États puissants s'appliquent à dominer les nations relativement faibles, à influencer leurs choix de société.

Quant au nationalisme, mal géré, il peut donner lieu à des démonstrations d'ethnocentrisme et de xénophobie. L'affirmation de l'identité nationale n'est bénéfique que dans la mesure où elle prône la croyance en l'égalité de dignité des personnes et des nations, nonobstant les différences qui, au demeurant, enrichissent l'expérience humaine.

En revendiquant son indépendance, le Québec aspire, selon Corbo, à concilier les vertus du nationalisme et de l'internationalisme dans une synthèse dynamique qui serait source de progrès et d'épanouissement social. Mais, pour les allophones qui lient l'expérience de l'immigration au besoin de s'assurer *les biens politiques essentiels* (liberté,



GENERAL PRINTER/STUDIO 1996

sécurité et prospérité), seul l'ordre politique fédéral apparaît comme le lieu de pouvoir propre à favoriser la promotion et la préservation d'un mieux être social.

Un Québec indépendant serait-il incapable de défendre les biens politiques essentiels, auxquels les Québécois ne sont d'ailleurs pas indifférents ? Sans donner de « garantie blindée », l'auteur de la *Lettre fraternelle... croit que le Québec libre peut offrir un cadre de prospérité indispensable à une vie de qualité. Il fonde cette affirmation sur des atouts réels dont dispose la société québécoise, dont une longue tradition de démocratie et un espace juridique efficient, un profond attachement à une économie de marché et des assises socio-culturelles solides.*

Convaincu que « la recherche d'un nouveau statut politique et constitutionnel est aussi la recherche de condition politique d'une plus grande prospérité », Corbo invite ses concitoyens immigrants à soutenir la volonté d'affirmation politique du Québec. Saura-t-il les gagner à son ambition ? L'avenir seul nous le dira !

KANATÉ DAHOUDA

L'avenir de la mémoire
Fernand DUMONT
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1995, 97 p.
(« Les conférences publiques de la CEFAN »)

Fernand Dumont est sans doute l'un des intellectuels les plus lucides du Québec actuel. Chaque nouvelle publication marque un jalon de plus à une pensée qui donne à réfléchir. *L'avenir de la mémoire*, que publient les éditions Nuit Blanche de Québec, a d'abord été une conférence donnée dans le cadre de la CEFAN (Chaire d'expression française en Amérique du Nord). L'auteur y définit les enjeux de la culture dans nos sociétés contemporaine et de la mémoire qu'elle sous-tend. En effet, que vaut une culture dont la transmission n'est plus assurée et qui se diffracte sur la

surface d'une connaissance immédiate ? Dumont interroge le sort qui est fait à l'histoire, à la tradition, bref à la mémoire qui devrait assurer la cohésion sociale et la pérennité de la culture. Son approche humaniste milite en faveur d'une plus grande reconnaissance de ce qu'est le passé et, à ce titre, du rôle que devrait jouer l'école qui, depuis plusieurs années déjà, a jeté par-dessus bord l'enseignement de l'histoire. Malgré tout, le diagnostic que pose Fernand Dumont n'est pas entièrement empreint de fatalisme car l'essayiste voit un peu partout des signes encourageants de la découverte d'un besoin profondément humain d'asseoir le présent sur le legs de la culture passée. Entendons bien qu'il ne s'agit pas de revenir au folklore, mais de développer une conscience historique qui permet de lire le présent comme le maillon d'une chaîne continue. *L'avenir de la mémoire* est un petit livre qui donne à réfléchir car l'auteur sait poser les bonnes questions.

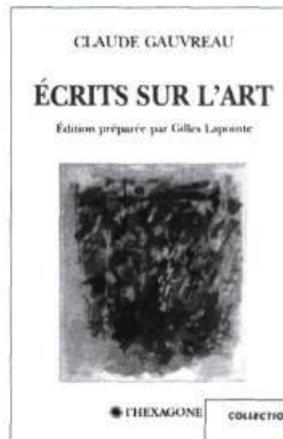
ROGER CHAMBERLAND

Écrits sur l'art
Claude GAUVREAU
Édition préparée
par Gilles Lapointe
L'Hexagone, Montréal,
1996, 412 p.

C'est dans la collection « œuvres de Claude Gauvreau » que paraît l'essentiel de ses écrits sur l'art. Cette édition, savamment préparée par Gilles Lapointe, apparaît à plus d'un point de vue comme le complément à la correspondance avec Jean-Claude Dusault parue l'année dernière.

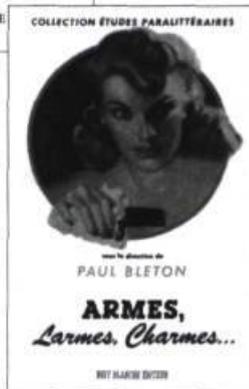
Une soixantaine des deux cents textes connus ont été retenus aux fins de la présente édition, et il faut savoir gré à Lapointe de n'avoir compilé que les textes les plus pertinents, voire les plus percutants. L'intérêt d'un tel ouvrage se situe à deux niveaux : d'une part, il permet de suivre le mûrissement d'une pensée sur l'art, d'autre part, il fait bien voir les enjeux véritables des arts au Québec de 1946 à 1969.

Mercenaire de l'art moderne et de l'automatisme, Gauvreau pourfend ses détracteurs et attaque à qui-mieux-mieux tous ceux qui montrent quelques réticences que ce soient à apprécier le travail de ces artistes en émergence. Parallèlement, il développe une réflexion sur l'art, sur sa pratique et sur la manière dont il faut l'apprécier. Il sait aussi se faire l'historien du mouvement automatiste et le défendre contre ses détracteurs. Autodidacte de formation, Gauvreau a le souci d'expliquer sa pensée le plus simplement possible sans chercher à rendre complexe ce qui l'est déjà.



Cette édition s'imposait depuis longtemps puisque la majorité de ces textes, parus dans les journaux et les revues de l'époque, étaient devenus introuvables ou difficilement accessibles. Il faut encore souligner la qualité de cette édition qui, outre les textes, fournit des notes biographiques sur les principaux acteurs, un index onomastique, une chronologie des « événements automatistes », un cahier de photographies et une bibliographie exhaustive.

ROGER CHAMBERLAND



▼ ÉTUDES

Armes, Larmes, Charmes...
Paul BLETON, (dir.)
Nuit blanche éditeur,
1995, 291 p.
Collection Études
paralittéraires

Dernier né de l'École de Montréal en études paralittéraires, *Armes, Larmes, Charmes...*, sous-titré « Sérialité et paralittérature », fait état des travaux les plus récents de ce groupe de recherche. L'ouvrage porte sur trois types d'écrits dits « paralittéraires », c'est-à-dire populaires, mais jugés indignes de figurer au palmarès de la vraie littérature. On y traite, entre autres, des romans Harlequin et du rapport ambigu qu'entretiennent les femmes à l'égard de ce type de lecture qui, bien qu'elle soit divertissante, conforte la femme dans des comportements passifs et stéréotypés. Pour sa part, Danielle Saint-Laurent parle des romans d'espionnage et de leurs « pin ups » de couverture pour le moins plantureuses. Enfin, Paul Bleton nous entretient sur le roman d'aventures

et la notion de sérialité qui, selon lui, aurait un impact sur le type de littérature qu'elle produit. Enfin, des noms comme Juliette Raabe, Christian-Marie Pons et Philippe Sohet viennent compléter cette panoplie de chercheurs.

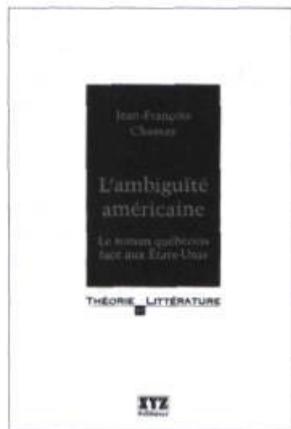
Tantôt analyse de contenus,

tantôt analyse de discours, ce collectif allie souvent la rigueur de la recherche littéraire à la fluidité et à l'attrait de la littérature plus douteuse dont elle fait l'objet. Un ouvrage somme toute indispensable pour tous ceux qui croient qu'ils doivent se cacher pour lire ce qu'ils aiment...

CHRISTIANE LAHAIE

L'ambiguïté américaine.
Le roman québécois face
aux États-Unis
Jean-François CHASSAY
XYZ éditeur, Montréal,
1995, 197 p.

Les études sur l'américanité de la littérature québécoise sont légions depuis quelques années dans notre paysage théorique. Dans *L'ambiguïté américaine*, Jean-François Chassay livre une série d'essais qui viennent relancer le débat sur une piste nouvelle : les théories de la communication. Partant de l'hypothèse voulant que les romanciers de l'américanité procèdent à un aplanissement de la dimension historique, Chassay explique ce constat par l'invasion de l'idéologie de la communication par notre imaginaire. Celle-ci aurait pour effet de permettre une vision « non linéaire, circulaire de l'Histoire » comme en témoignent un nombre important de romans américains contemporains. Le « sujet québécois en quête d'identité », perméable à ces influences du géant voisin et frappé directement par cette influence, témoigne donc à la fois de sa fascination et de sa répulsion à l'endroit du monde américain.



Chassay applique ce modèle théorique à des œuvres d'auteurs québécois, illustres ou méconnus. On découvre ainsi le roman utopiste *Robert Lozé*, d'Errol Bouchette, avant de lire de belles réflexions sur l'influence de Kerouac sur quelques romanciers québécois actuels, de retrouver un Ducharme américain ou de

confirmer ce qu'on soupçonnait par ailleurs : que Victor-Lévy Beaulieu et Nicole Brosard produisent des œuvres ayant de profondes racines américaines. En bout de course, on comprend que l'américanité constitue un paradoxe, puisque la fiction américaine marquée par la modernité n'a pas de centre à partir duquel on pourrait en cerner les enjeux.

Ces analyses, qui s'apparentent en bonne part à des études thématiques, ont le grand mérite d'être claires et éclairantes. Toutefois, le ton adopté vient rompre le charme : les nombreuses digressions superflues, les remarques très condescendantes à l'endroit d'autres analystes et une sorte de suffisance dans l'exposé théorique constituent des irritants qui nuisent à cet essai fort intéressant par ailleurs.

GEORGES DESMEULES

La lecture experte
Thierry BACCINO
et Pascale COLÉ
Presses Universitaires de
France, Paris, 1995, 128 p.
Collection « Que sais-je ? »

Les études sur la lecture ont la cote depuis quelques années depuis qu'il a été décidé qu'une œuvre procédait autant du producteur que du récepteur. Le « Que sais-je ? » de Baccino et Colé marque une voie d'introduction fort pertinente à la compréhension des mécanismes de la lecture. Les auteurs ne s'en cachent pas et se placent sous le parapluie de la psychologie cognitive pour nous exposer en un peu plus de cent pages bien serrées, les processus mis en branle lors de cette délicate et complexe opération qu'est la lecture.

Le livre compte cinq chapitres : le premier fait le point sur les études concernant la chanson tandis que les trois autres, qui constituent le noyau de l'ouvrage, traitent de la reconnaissance des mots, de la construction du sens des phrases et de la compréhension d'un texte. Le dernier chapitre montre plutôt des modèles de lecture qui font autorité ; Just et Carpenter,

pour le décodage des mots, et Kinstch et Van Dijk pour la compréhension globale d'un texte. Les explications de Baccino et Colé sont claires, précises et succinctes et nous permettent de saisir globalement la complexité de la lecture. Néanmoins, certains objecteront que la nature des textes commande des mécanismes de décryptages sémantiques particuliers. En effet, personne ne niera que la lecture d'un roman est fort différente de celle d'un article de revue ou d'un ouvrage scolaire. De même, les lectures privées ne sont pas appréciées de la même manière que les lectures obligatoires.

L'objectif des deux auteurs n'était pas à ce niveau de distinction, mais établi en fonction de mieux comprendre comment s'opèrent, au plan cognitif, les mécanismes de la lecture. *La lecture experte* reste un petit livre d'initiation fort bien fait qui ouvre des portes et nous permet de mieux comprendre les processus cognitifs de la lecture.

LUCILLE ANGERS

▼ ŒUVRES COMPLÈTES

Œuvres complètes. Tome III
Louis HÉMON
Édition préparée,
présentée et annotée
par Aurélien Boivin
Guérin littérature, Montréal,
1995, CV, 622 p.

Aurélien Boivin a beaucoup travaillé et écrit sur Louis Hémon. Il termine ici la publication des œuvres complètes du célèbre auteur brestois, amorcée en 1990, en éditant *Lettres à sa famille, Itinéraire, Maria Chapdelaine et des Nouvelles* [pas toujours] inédites.

Les 177 lettres, qui furent écrites entre 1899 et 1913, de même que le roman, dont la première publication remonte à 1914 (en feuilleton dans le journal « Le temps », de Paris) sont les pièces de résistance de ce troisième tome. Les premières nous révèlent la grande piété filiale d'un fils pour une mère attentive, aimante et généreuse, et la complice amitié d'un frère pour une

sœur que l'auteur prend sans cesse plaisir à taquiner ; curieusement, l'épistolier ne fait presque jamais allusion à son unique frère et réagit peu à l'annonce de sa mort, survenue le 20 avril 1902. Mais c'est aussi et surtout l'humour, efficace autant que surprenant, qui triomphe dans ces lettres intimes et attachantes, que Nicole Deschamps avait déjà fait paraître en 1968.

Entouré pertinemment d'*Itinéraire*, le roman *Maria Chapdelaine* nous dévoile quant à lui un écrivain talentueux, qui se transforme volontiers en informateur, au sens ethnographique du terme, sans pour autant interrompre la diégèse. Hémon manifeste une très grande sympathie pour les coutumes traditionnelles québécoises et la vie majoritairement terrienne d'alors, à travers un récit simple mais juste dont on s'étonne qu'il ait été attaqué par Ubald Paquin, entre autres, pour cause de dénigrement du peuple « canadien-français » (p. LXXIX).

Ce troisième tome est précédé d'une longue introduction où Boivin fait notamment l'histoire des premières éditions de Maria Chapdelaine, qui eut une influence indiscutable sur la littérature québécoise. On y apprend tout particulièrement le détail des deux procès dont le roman fut l'objet à partir de 1921 : on demeure parfois un peu estomaqué de voir comment autant de promoteurs de littérature se sont à l'époque rués sur cette œuvre comme sur une riche dépouille. Boivin règle aussi ses comptes, et vertement, avec les Chantal Bouchard, Guy Laflèche, Gilbert Lévesque et autres Gabrielle Gourdeau.

Plusieurs dizaines de pages de notes accompagnent le tout : l'on a préféré, non sans raison sans doute, pécher par excès plutôt que par omission. Suit enfin, outre un index détaillé, une bibliographie qui livre des renseignements exhaustifs, concernant en particulier les nombreuses éditions, rééditions, traductions et adaptations (théâtrales, filmiques et autres) dont la

fortune littéraire de *Maria Chapdelaine* est tissée.

Le troisième tome des Œuvres complètes de Louis Hémon est le réel parachèvement de la publication d'une œuvre incontournable du répertoire littéraire québécois.

JEAN-GUY HUDON

▼ FABLES

Œuvres. Sources et postérité d'Ésope à l'Oulipo
Jean de LA FONTAINE
Édition établie et présentée
par André Versailles
Éditions Complexe, Paris,
1995, 1 645 p.

Comme l'éditeur nous y a habitués depuis quelques années, voici l'édition intégrale des Œuvres de Jean de La Fontaine, soigneusement établie et présentée par André Versailles, enrichie d'une préface de Marc Fumaroli, professeur au Collège de France et membre de l'Académie française. Véritable somme « lafontainienne », l'ouvrage contient, outre l'intégrale des œuvres du fabuliste et conteur, des textes et documents tantôt inédits, tantôt peu connus du poète ou à lui consacrés, qui nous aident à mieux « comprendre le sens d'une œuvre et [à] mieux dessiner la personnalité d'un auteur complexe entre tous » (p. V). L'ouvrage est l'occasion de relire les fables qui ont participé à la formation de tout honnête homme. C'est encore l'occasion de (re)découvrir les « Contes et nouvelles en vers », et les « Nouveaux contes » parus en 1675, de même que bien d'autres textes, dont les pièces *L'eunuque* (1654) et la comédie *Clymène* (1658), le long poème « Adonis » (1669), qui relate les amours de Vénus et d'Adonis, « Le songe de Vaux » (1659), une relation d'un voyage de Paris en Limousin (1663), etc. Enrichissent encore l'ouvrage une série de textes qui nous permettent de suivre l'accueil de la critique et, en troisième partie, des textes écrits par une foule d'auteurs qui ont surtout pastiché, imité ou adapté les

fables. Les poètes québécois Paul Stevens, Pamphile Lemay et Gérard-Adrien Larouche, pour ne nommer que ceux-là, ne sont pas répertoriés. Dommage !

Les Œuvres de La Fontaine constituent, à n'en pas douter, un ouvrage magistral à lire à petites doses et à méditer, car bon nombre de textes sont toujours d'actualité et continuent à susciter la réflexion.

AURÉLIEN BOIVIN

▼ NOUVELLES

Des vies et des fleuves
Jean-Louis ROY
HMH Hurtubise, Montréal,
1995, 104 p.

Secrétaire général de l'Agence culturelle et technique (ACCT), après avoir été délégué du Québec à Paris et directeur du quotidien *Le Devoir*, Jean-Louis Roy, consacre ses temps libres (en a-t-il vraiment ?) à la création. *Des vies et des fleuves* est son premier recueil de nouvelles, lui qui a été aussi historien et qui a tâté déjà du roman, de la poésie et de l'essai. Ce recueil regroupe quatre nouvelles qui se recourent autour de la thématique du fleuve, par le ton poétique et par l'atmosphère lyrique qui s'en dégage.

Dans la première nouvelle, « Une fine coulée d'eau », la narratrice, décide de se rendre au Japon, à la suite d'une étrange rencontre, pour découvrir « un fleuve miniature » (p. 8) et y entendre le bruit « d'une fine coulée d'eau dans un jardin exigü » dont lui a longuement parlé un homme, un musicien talentueux qui, apprend-on à la fin, a retrouvé vie et joie au contact de cette eau après avoir été frappé de paralysie. « Le fleuve asséché » raconte l'histoire du « plus grand fleuve du monde » aujourd'hui disparu parce que, selon les anciens, il a été rougi du sang des

membres d'une tribu africaine sacrifiée pour plaire aux dieux. « Le fleuve sous la glace » relate l'histoire d'une disparition tragique qui a brisé la vie d'une femme, aujourd'hui grand-mère. C'est sur la terre de l'exil à Paris qu'elle dévoile à son petit-fils les raisons pour lesquelles elle n'a jamais voulu revoir le fleuve de son pays natal, le Québec, qui lui a pris l'être qu'elle aimait. L'eau donne parfois la vie mais elle peut aussi la ravir. La dernière nouvelle, « La fusion des fleuves », évoque « le lieu unique où se fondent les fleuves, le lieu où, à l'image des cours d'eau, se sont croisées les existences de deux êtres, qui se sont toutefois séparés.

Le recueil de Jean-Louis Roy révèle un écrivain en pleine possession de ses talents, qui sait toucher le lecteur par la musicalité des phrases et par la beauté des images. Dommage que le correcteur n'ait pas fait son travail : de trop nombreuses fautes brisent le rythme et déparent le recueil.

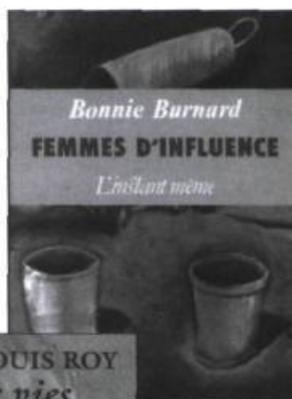
AURÉLIEN BOIVIN

Femmes d'influence
Bonnie BURNARD
L'instant même, Québec
1996, 175 p.

Dans le recueil *Femmes d'influence*, de Bonnie Burnard, traduit par Stéphane Brault, on retrouve plusieurs femmes (ou toujours la même, mais à des âges différents) qui vivent toutes l'étonnement d'un retour, réel ou imaginé, sur les lieux de leur passé plus ou moins récent. Toutes, elles proviennent de petites localités de l'Ouest canadien que, presque sans exception, elles ont quittées, pour ne pas dire fuies, pour la grande ville. Elles découvrent, chacune à sa façon, que le passé ne s'enterre pas facilement. Ainsi, dans la nouvelle éponyme, une femme entre deux âges revient veiller sur sa mère au moment de son agonie. Cette ultime rencontre réveille tout à la fois d'anciennes rancœurs, mais aussi permet à la narratrice de comprendre les raisons qui ont toujours isolé les femmes d'influence de sa vie. De même, une mère de famille ayant laissé entrer un remouleur chez elle s'inquiète par la suite, car elle le soupçonne sans réelles preuves d'en vouloir à sa jeune enfant. Cette situation la force à affronter ses propres conditionnements et, peut-être, l'absurdité de la vie.

Le caractère quotidien du sujet de ces nouvelles, comme de la plupart des autres récits, permet à l'écriture de Burnard de bien remplir son rôle. En effet, la narration joue constamment dans les zones floues de la conscience. Il n'est bien sûr pas question ici de fantastique, mais des aveux clairs ne viennent jamais de la part des personnages ; c'est par leurs réactions que le lecteur comprend ce que ces femmes vivent et ressentent. D'ailleurs, à bien y penser, c'est peut-être dans ces nuances du non-dit que le recueil se trouve le mieux mis en valeur.

GEORGES DESMEULES



Un lac un fjord II. Mythes et histoires personnelles Éditions JCL, Chicoutimi, 1995, 133 p.

En 1994, une quinzaine d'écrivains originaires de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean mettaient en commun leur talent et publiaient un recueil de nouvelles ou de souvenirs, agréablement et



bellement illustré, sous le titre *Un lac un fjord*. Des écrivains se racontent. Bon nombre d'entre eux, auxquels se

sont joints quelques nouveaux venus, ont accepté de poursuivre l'aventure avec le tome II, sous-titré cette fois *Mythes et histoires personnelles*. Tous les textes se déroulent dans les vastes espaces de ce territoire connu aujourd'hui sous le nom de Sagamie. L'Anse à Benjamin et le Cap-de-l'Ouest, la Baie des Fesses, La Pointe-Agonie, Mashtueiatsh ou Pointe-Bleue..., voilà autant de lieux évoqués qui ont marqué les habitants de la région et l'imaginaire des écrivains du collectif. J'ai été ému par le « pays invisible », mais combien réel d'Élisabeth Vonarburg. J'ai cru rencontrer le vainqueur de Monte Cassino, ce marginal dont Jean-Alain Tremblay rappelle le souvenir. Je me suis lié d'amitié avec le mystérieux et majestueux homme du fjord et la grande fille sauvage qui revivent, avant de disparaître, sous la plume d'Yvon Paré, un écrivain qui ne cesse de m'impressionner par la richesse de son

écriture. Dans une nouvelle de neige et de froid, l'écrivain originaire de La Doré tâte du fantastique : s'ils sont disparus, l'homme du fjord et sa compagne s'amuse à laisser des empreintes sur la neige, signes assurés de mauvais présages pour les pêcheurs sous la glace de ce Saguenay presque fleuve. Clément Martel tâte aussi du fantastique en rappelant une coutume aujourd'hui oubliée, la micarème, ainsi qu'il l'a vécue dans son village natal, Saint-Nazaire, en 1950. Quant à Thérèse Cloutier, Gil Bluteau et Danielle Dubé, ils ont choisi d'exploiter le thème de la

cohabitation souvent difficile des Blancs et des Amérindiens. Il faut lire encore le beau texte d'André Girard qui évoque avec nostalgie la disparition des hôtels de petites vertus à Ville de la Baie.

Voilà un recueil qui procure

d'agréables moments de lecture et qui témoigne de la richesse de l'imaginaire de écrivains de ce coin de pays. En le lisant, je n'ai pu m'empêcher d'établir un lien entre les écrivains de ce collectif et ceux que l'abbé Casgrain et Joseph-Charles Taché avaient réunis autour des *Soirées canadiennes*, au milieu du siècle dernier. Malgré la distance qui les sépare dans l'espace et dans

le temps, l'un et l'autre groupe d'écrivains ont voulu sauver de l'oubli quelques récits et légendes, avant qu'ils ne soient oubliés. Vivement un autre tome !

AURÉLIE BOIVIN

Où vont les sizerins flammés en été ?

Robert LALONDE
Boréal, Montréal,
1996, 163 p.

On retrouve dans ce recueil d'histoires (termes que Robert Lalonde préfère à nouvelles), *Où vont les sizerins flammés en été ?*, tout l'univers auquel l'auteur nous avait habitués avec ses romans. Chacun des dix récits met en scène des personnages qui voient leur système de valeurs remis en question par un événement marquant de leur existence. Le registre des récits va du dramatique au dérisoire. Ainsi, dans le texte éponyme, une jeune fille met involontairement son père en face de sa douleur et de sa culpabilité peu après la mort de sa femme. Ailleurs, une communauté de religieuses héberge quelques temps un dangereux malade ayant assassiné des femmes, croyant faire une

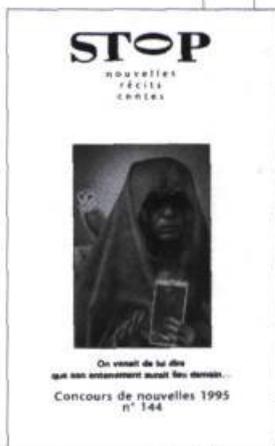
action charitable en recueillant un sans-abri envoyé par le ciel. Une bague retrouvée par hasard permet aussi à des amoureux d'enfin se fiancer après quelques décennies de malentendu. Certains textes, comme « La veuve de mon oncle Placide » ou « Ceci est mon corps », font pénétrer le lecteur dans une atmosphère trouble de désir plus ou moins compris ou avoué, où le protagoniste découvre la sexualité en accompagnant son oncle dans ses tournées de vendeur itinérant ou encore en s'associant à un indien impie, profanateur de sacristie, qui l'initie en le faisant passer par le sacrilège.

L'écriture de Lalonde semble bien convenir à la forme brève, puisque l'auteur sait décrire ses personnages et leur caractère complexe de façon elliptique. Ceux-ci gagnent en densité à cette confrontation forcée avec les protagonistes des autres récits, qui redisent sur un autre mode les obsessions thématiques de l'auteur : les rapports troubles entre l'individu et la collectivité et l'obsession pour « l'autre ».

GEORGES DESMEULES

▼ REVUE

STOP
Concours de nouvelles 1995
n° 144 (octobre-décembre 1995)
Classique 1996
n° 145 (janvier-mars 1996)



La revue *Stop* publie trimestriellement un ensemble de textes narratifs courts : nouvelles, récits et contes. Les deux derniers numéros apparaissent fort différents dans la qualité des textes présentés, mais sans perdre d'intérêt pour autant.

Le « Concours de nouvelles 1995 » imposait une contrainte aux participants : les fictions devaient commencer par la phrase suivante : « On venait de lui dire que son enterrement aurait lieu demain... » Cet incipit, en plus de l'imposition du genre de la nouvelle (trop souvent conforme aux modèles traditionnels), oriente la production des auteurs : les œuvres doivent toutes dépasser la banalité et le caractère inéluctable de la mort. Comment créer un texte intéressant autour de cet événement ? En racontant

Six visages de Charles
Raymond PAUL
L'Hexagone, Montréal,
1996, 101 p.
Collection Fictions

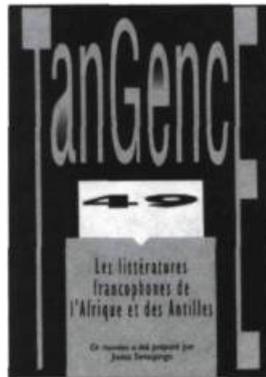
Dès le prologue, Raymond Paul installe le lecteur dans l'inconfort d'une rupture. Le quotidien est dérangé ; une femme fuit le « premier » Charles. Volontairement exilée, elle emporte « [l]e souvenir de Charles, malgré elle, encore inscrit dans sa chair » (p. 15). Les détails surgissent dans la première nouvelle, mais point d'explications ; l'auteur sait doser. Grâce à une prose bien ficelée où l'appel des sens est soutenu, le lecteur est lancé dans le rythme un peu lent de l'intériorité où le dialogue ne parvient pas à susciter l'émotion. De Charles, à travers les textes, on retiendra l'importance et le mystère.

La narration, où excelle Raymond Paul, est l'atout dominant de ce recueil. Ses personnages laconiques ont une telle densité que l'auteur, sans renouveler les grands thèmes (la vie, l'amour, la mort), parvient à traduire le sentiment humain dans toute la fragilité de son essence.

Des Charles se suivent et ne se ressemblent pas, affublés de cultures, d'âges et de rôles variés. Mais toujours il y aura cette présence du chien, accompagnement symbolique, témoin réconfortant. Toujours aussi ces références, parfois simples, parfois pointues, à l'univers artistique (musique, peinture, littérature, cinéma) dont l'éternité défie les personnages soumis, bien malgré eux, au rythme imprévisible des existences humaines.

Avec *Six visages de Charles*, Raymond Paul signe un recueil raffiné, émouvant et diversifié qui sait se détourner des recettes (comme la chute à tout prix) au profit de portraits durables et efficaces.

ÉLAINE LACROIX-BÉGIN



▼ REVUE

Tangence
« Les littératures
francophones de l'Afrique
et des Antilles »,
n° 49, décembre 1995.

Pour relancer le débat et faire le point sur l'intérêt que suscitent les œuvres francophones dans l'enseignement de la littérature à l'Université, la revue *Tangence* a sollicité les contributions de spécialistes des littératures francophones de l'Afrique et des Antilles.

Fernando Lambert, dans sa « Proposition pour une lecture de poésies francophones », montre que l'écrivain martiniquais, Édouard Glissant, figure la souffrance des Antilles à travers une métaphore de l'histoire, alors que le poète sénégalais, L-S. Senghor, se sert de celle-ci comme moyen de rattachement symbolique à l'univers africain, lieu de réintégration et d'appropriation.

S'inspirant de son expérience de professeur de lettres à Tulane University, Amadou Koné relève le statut d'appendice de la littérature africaine en langue française, souligne quelques problèmes liés à son enseignement dans le système américain, puis donne des

raisons d'espérer un avenir meilleur. De son côté, Hans-Jürgen Lüsebrink retrace d'abord l'évolution socio-historique de la littérature africaine, met ensuite en valeur sa dimension inter-culturelle (mode d'expression française et culture orale africaine), tire les conséquences liées à ce double héritage, et ouvre enfin des perspectives en matière d'enseignement.

À partir d'une analyse reliant par des points communs trois textes provenant d'horizons différents (Afrique, Antilles et Maghreb), Franz C. Amelinckx conclut que l'enseignement de la littérature francophone répond à un sain besoin de dialogue culturel, qui fait valoir, à cette fin, la compréhension et la sympathie au-dessus de la nécessaire hétérogénéité. Dans le même ordre d'idée, Suzanne Crosta inscrit ce dialogue dans la perspective d'un enrichissement intellectuel, voire social, avant de suggérer des stratégies pédagogiques pour l'enseignement des littératures francophones (dont la mise en relation de l'analyse textuelle et des contextes de production et de réception). Quant à l'étude de Christiane Ndiaye, elle s'intéresse à « la pratique des détours » chez Sembène Ousmane, Patrick Chamoiseau et Ben Jelloun, alors que Josias Semujanga, responsable du numéro, montre que, tout en s'inspirant de la tradition orale, le roman africain participe de l'esthétique polygénérique du roman contemporain, et que c'est par rapport à cette pratique littéraire qu'il est indispensable de situer son enseignement.

Le mélange de réflexions offert par la revue *Tangence*, sous les formes diverses de regards croisés, enrichit non seulement la connaissance des textes africains et antillais, mais il témoigne également d'un bel échange culturel. Espérons que ce dialogue culturel et intellectuel fera évoluer, dans un sens positif, la problématique de la francophonie dans ses rapports avec l'enseignement.

KANATÉ DAHOUDA

ce qui précède la mort, ce qui la prépare. La plupart des nouvelles exploitent ce filon par divers modes : fantastique, irréel, anticipation, inventions abracadabrantes. Les mises en contexte les plus complexes (« Playa mescal », « Deux précautions valent mieux qu'une », « Le Klondyke ») côtoient les plus simples (« Détournement », « Perdre sa vie pour la gagner »), souvent les plus efficaces. L'intérêt des textes est inégal ; la constante volonté de piéger le lecteur par un revirement final en vient à ne plus étonner, même à agacer.

Le *Stop* « Classique » offre une lecture beaucoup plus intéressante et plus stimulante. Les textes sont différents de l'un à l'autre : originalité dans la forme (« L'urinoir »), dans le style (« La déverse », « Peter ») ;

le réel (« Confusion », « Hé monsieur ») côtoyant l'étrange (« L'étrange histoire de Théophile Pleux ») et le fantastique (« Ricky n'a pas encore appelé »). Des textes forts, percutants (« Les papillons mangeurs d'hommes ») révèlent la psychologie des personnages malgré labrièveté des fictions (« Les ombres chinoises », « Autobiographie »). À chaque « nouvelle », le lecteur est ébahi et non trahi par l'auteur. Le genre court permet à la langue d'être évocatrice dans sa plus grande parcimonie : les affirmations sont souvent crues, sans avertissement, sans précaution : « La tête de Virgule repose ensanglantée dans un urinoir d'un resto-pub du quartier latin. Le reste de son corps est inerte. L'homme se tue s'il pousse incessamment [sic] à l'ex-

trême ses désirs et passions. Il ne cherche plus rien » (« L'urinoir, 1 ») Que le traitement des événements soit vraisemblable ou fantastique, la réalité dérange : elle étonne, elle choque, elle ne laisse pas indifférent.

La diversité du genre de la nouvelle apparaît vraiment dans le « Classique ». Il est dommage de constater le choix de la contrainte pour le Concours, qui est un thème usé dans ce type de textes. La liberté laissée aux auteurs est fort créatrice et rassurante pour l'avenir de la nouvelle.

RENÉ AUDET

▼ POÉSIE

Les écrits de l'eau suivi de
Les sept fenêtres
Suzanne JACOB
L'Hexagone, Montréal,
1996, 105 p.

Suzanne Jacob n'est pas la plus prolifique des poètes ni même des romancières. Son précédent recueil, *Poèmes I : Gémellaires, Le chemin de Damas*, est paru en 1980 et laissait présager d'une œuvre poétique marquante. Forts de ces attentes, nous attendions un autre recueil qui a mis près de 16 ans à voir le jour. *Les écrits de l'eau* suivi de *Les sept fenêtres*, que vient de publier les éditions de l'Hexagone, ne parvient malheureusement pas à satisfaire nos espérances. Par rapport à ce qui se publie au Québec actuellement, il ne s'agit pas d'un recueil inintéressant, mais on ressort de sa lecture avec l'impression qu'il n'offre pas la densité qui le caractérise dès les premières pages.

Dans la première partie, *Les écrits de l'eau*, la poète exploite une trame narrative visant à mettre au jour le sens et la valeur de l'origine. L'homme et la femme sont au cœur de ce dévoilement, dans ce long apprentissage de l'autre à la recherche d'un *modus vivendi* : « Tu me manques / je parviens à la sortie des limbes / le regard attaché à l'éclat fixe et lent / de la flèche / qui dit la flèche de l'exil » (« Tu me manques »). Dès les premiers instants, on est saisi par la force de l'expression, par le récit « fractal » d'une trame amoureuse qui s'effrite à mi-chemin pour devenir, à partir du « Miroir rêvé », une parole descriptive faisant l'inventaire des lieux et des sentiments qui s'agitent de l'autre côté de ce miroir. Ce changement de ton nous oblige à reconsidérer l'expérience inaugurale et déplace les enjeux qui prévalaient jusque là. Suzanne Jacob passe d'un registre narratif à un registre nettement plus lyrique où l'accumulation des images ne donnent pas toujours l'effet escompté.

En revanche, il faut bien avouer que ces réserves, importantes il va de soi, ne nous empêchent pas d'apprécier à sa juste mesure cette poésie dont la mesure rythmique et la profondeur thématique nous mettent en présence d'une poète qui possède une rare maîtrise du poème.

ROGER CHAMBERLAND

▼ RÉCIT

Les lunes de miel
Mona LATIF-GHATTAS
Leméac, Montréal,
1996, 270 p.

Les œuvres littéraires sont souvent l'occasion de faire découvrir une particularité sociale spécifique à une ville, à un peuple, à un pays. La littérature québécoise est, depuis quelques décennies, le miroir de la société qui s'est construite. Portrait du Québec par des Québécois, la fiction a su définir et critiquer ce peuple en mutation. Depuis quelques années, la voix des immigrants se fait entendre plus distinctement : ces exilés s'insèrent dans la société québécoise, mais leur bagage est tout autre, leur point de vue unique et leur littérature, différente. D'origine égyptienne, Mona Latif-Ghattas habite au Québec ; elle s'inscrit dans la vague des ressortissants égyptiens venus s'établir à Montréal, cette terre d'accueil aux promesses d'avenir. Elle nous offre un ensemble de récits, qui n'est qu'un roman *différent*, tout comme son passé l'est de celui du Québécois de souche française.

Deux trames narratives se juxtaposent : Christine Achour, d'origine égyptienne, raconte dans un récit au « je », en italiques, ses rencontres avec une vieille dame, Tante Eulalie, qui est de même origine qu'elle ; la narratrice présente une histoire-cadre qui explique la source, le style et le contexte des récits de la

personne âgée, qui sont simplement rapportés par l'accompagnatrice. Ces histoires évoquent l'émigration de plusieurs Égyptiens, dans les années 1960, vers la ville de Montréal ; plus spécifiquement, les récits portent sur les mariages, les événements qui les ont précédés et les suites de ces unions, souvent malheureuses. Toute une société d'origine égyptienne se développe au cœur de la ville nord-américaine, racontée par tranches qui se soudent les unes aux autres. Les cultures entrent en conflit, les personnages évoluent et les relations entre les divers époux changent profondément. Plus le « roman » avance, plus la narration de Christine Achour prend de l'importance ; les

Mona Latif-Ghattas

Les Lunes de miel

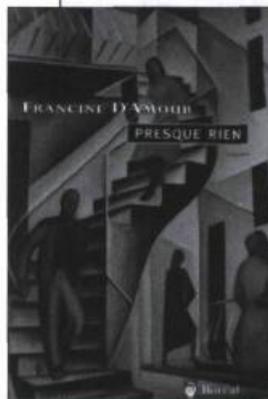
LEMÉAC

liens se resserrent entre les histoires, entre Tante Eulalie et ses visiteurs (un assistant social, Jean-Pierre Maher, se joint aux deux femmes). La

vieillesse de la dame conduit peu à peu vers l'anéantissement de sa mémoire, de sa connaissance ; confuse, elle cède le flambeau à ses successeurs.

Le style oral de Tante Eulalie est constant, presque agaçant ; la volonté de vraisemblance de la transcription gêne un peu la lecture. Cependant, la richesse de ce point de vue sur la société, sur l'immigration des Égyptiens plaît à coup sûr. Le revirement final jette

▼ ROMANS



Presque rien
Francine D'AMOUR
Boréal, Montréal,
1996, 271 p.

Presque rien : voilà une bien humble antiphrase pour titrer un ouvrage d'un tel intérêt. Francine D'Amour, qui signe ici son troisième roman — les deux précédents s'étaient déjà bien faits « remarquer » — est professeure de littérature au collège Montmorency ; on serait peut-être tenté, à l'instar d'un de ses personnages, de constater qu'« après tout à force de torcher les histoires des autres on

finir par se faire la main non ? » (p. 111)... *Presque rien*, de fait, c'est l'histoire d'une héroïne au nom évocateur, Dominique Légaré, correctrice dans une vénérable maison d'édition. Par un (trop) beau samedi de septembre, elle observe — comme toujours, d'où ses surnoms de « Spectatrice » ou de « Voyeuse » — le spectacle que lui offre « le théâtre de son quartier » : elle « [croquera] sur le vif ces tranches de vies ordinaires qui alimenteront [son] envie [son] dégoût [son] ressentiment » (p. 11) ; car le propos de l'œuvre consiste avant tout dans l'exposition de la souffrance d'un être pris d'un sentiment de non-appartenance à la vie, à laquelle elle essaie cependant d'adhérer par des élans chimériques. Il s'agit vraiment d'un drame de l'envie, du désir — frustré — d'objectiver une « vérité » intérieure. C'est le souhait, pour Dominique, de traverser enfin la frontière qui sépare les coulisses de la scène, comme le prouvent les rêves véhiculés dans son abécédaire de petite fille : « A comme Anna Pavlova Alicia Markova ou Alla Sizova [...] C comme Cendrillon Coppélia ou Cléopâtre » (p. 66) ; mais elle

un regard nouveau sur l'ensemble de l'œuvre, il donne un sens profond à cette figure omniprésente du mariage, à ces multiples lunes de miel.

RENÉ AUDET

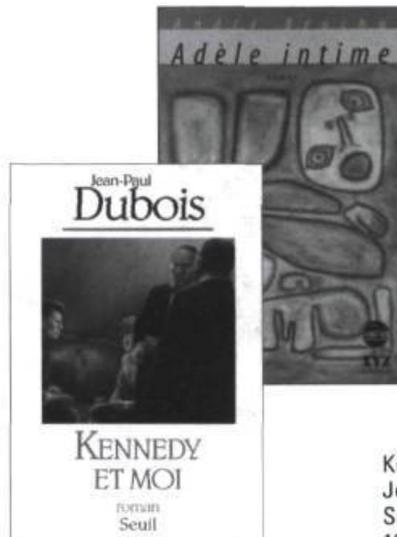
▼ ROMANS

Adèle intime
André BROCHU
XYZ, Montréal,
1996, 102 p.

Mieux connu pour son travail d'essayiste, André Brochu a malgré tout écrit plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles. *Adèle intime* est son deuxième roman, quoiqu'on puisse ici parler d'une longue nouvelle. Ce récit analyse la solitude d'Adèle, abandonnée par son informaticien de mari. Dans l'isolement de son appartement, elle se remémore sa jeunesse, aux côtés

d'une copine plus délurée qu'elle et ses premières fréquentations avec un homme que son amie lui dérobera plus tard. Sa détresse émeut un jeune homme, secrètement amoureux d'elle, et entre eux une brève histoire d'amour verra le jour. Peut-être de crainte d'être abandonnée à nouveau, peut-être pour se venger sur un homme de la douleur que son époux lui a causée, Adèle assassine éventuellement son jeune amant et c'est dans un état de prostration qu'elle attend qu'on vienne la chercher, pendant que ses pensées défilent les unes à la suite des autres.

Si ce triangle amoureux recèle un réel potentiel dramatique et narratif, le résultat se révèle un peu décevant. La protagoniste, qui agit également en tant que narratrice, s'étend longuement sur son passé, où elle recherche les



évacuée en quelques brèves pages. Par ailleurs, le monologue intérieur de la narratrice contient plusieurs belles envolées de prose poétique, mais la description de son univers féminin garde souvent un côté masculin, puisque c'est par un regard de voyeur qu'Adèle prend possession du monde.

GEORGES DESMEULES

Kennedy et moi
Jean-Paul DUBOIS
Seuil, Paris,
1996, 203 p.

causes de sa situation actuelle, mais la redondance et le caractère superflu de ses réflexions permet mal de cerner le personnage. À l'inverse, l'intrigue tournant autour de sa nouvelle relation et de son meurtre est

Avec *Kennedy et moi*, Jean-Paul Dubois livre un roman aux forts accents existentialistes. Le protagoniste ressemble à une sorte de Meursault, qui aurait atteint, presque par accident le milieu de la quarantaine. Écrivain, marié et père de trois enfants, Samuel Polaris arrive au tournant de son existence, ayant perdu depuis quelques années foi en lui-même, en son travail et en les gens autour de qui il a bâti sa vie. Son aventure ressemble d'ailleurs en bonne partie à celle du héros de Camus : désabusé, il agit plus ou moins au hasard. Il confronte sans trop de conviction l'amant de sa femme, il provoque un dentiste qu'il juge pédant, allant même jusqu'à le mordre sauvagement, et cause un scandale en se jetant à l'eau, nu, pendant les fiançailles de sa fille avec un jeune parvenu. Pour compléter sa métamorphose, il va, à l'instar des vampires, s'installer au sous-sol de sa demeure pour y fuir la lumière du jour. C'est pourtant grâce à ces excentricités qu'il regagne l'estime de lui-même et des siens et qu'il retrouve, finalement, le goût de l'écriture.

Cette écriture semble calquer par endroit celle

devra plus tard fatalement constater que « ce sont eux [tous les personnages qu'elle fréquente] qui tour à tour mènent le bal de ce samedi tandis que j'applaudis à leur succès » (p. 127).

« Je sais, c'est un peu un cliché que de dire que la vie est une représentation, un théâtre » : ainsi se justifiait D'Amour dans *Le Devoir* du 17 février 1996 ; mais gardons-nous bien de croire que la trame — toute entrelacée d'une prose éloquent — tombe jamais dans le « lieu commun » ! L'auteur multiplie, sans jamais en perdre la maîtrise, les points de vue, faisant alterner récits « intérieurs » de l'héroïne (passages non ponctués, comme pour mieux exprimer la révolte de celle-ci envers une vie passée à « chipoter des virgules » où elle ne réussit pas à s'affirmer) et récits « extérieurs », décrivant les mœurs avec une ironie certaine. *Ex nihilo nihil*, prétendrait l'adage ? Pourtant, saisi à la fois par son caractère léger et profond, on retirera beaucoup de la lecture de *Presque rien...*

FABRICE GAGNON

Gloire
Joseph Jean Rolland DUBÉ,
Boréal, Montréal,
1996, 130 p.

Avant de se consacrer à l'écriture, au début des années 1990, J. J. R. Dubé a été photographe, concepteur graphique et artiste conceptuel. De 1985 à 1989, il fonde La Société de Conservation du Présent et y intervient, par diverses performances et expositions. Il a publié en 1992, *Vouloir de l'art* (Paje éditeur) et en 1995 *Livraison gratuite* (Les Éditions de la même époque). Son tout récent roman, *Gloire*, frappe comme un coup de théâtre. L'œuvre met en scène un personnage hideux et mal aimé, ironiquement nommé Resposant. Gagnant honnêtement sa vie comme épicière, mais se retirant le plus possible du monde, observateur silencieux et rêveur, il endure ses frustrations sans maugréer. Or, un jour, le souvenir d'une rencontre se fait trop aigu et le pousse à la révolte. C'est pour l'amour de Gloire, en mémoire pour son respect et sa tendresse, en réaction contre sa souffrance qu'il prend en otage les ouvriers de l'abattoir de poulets

où Gloire avait travaillé alors qu'il avait entre 14 et 18 ans.

Ce roman se présente un peu comme une oscillation entre le récit introspectif, le théâtre et la poésie. Grâce à cette construction, l'œuvre se déploie dans un élan premier, encore toute fraîche d'authenticité et puisant au chant même de l'âme. Cependant, *Gloire* pêche par où il charme : l'écriture, quoique vraie, semble peut-être trop peu définie, un peu brute et sauvage, voire indomptée. Le lecteur a l'impression de toujours rester aux contours de l'évocation, sans y entrer vraiment. La langue gagnerait à être plus ciselée et les images, davantage mises en relief plus ouvragées, car le matériau et la forme sont déjà bien en place et prometteurs.

MÉLANIE
CUNNINGHAM



de *L'étranger*. L'incipit, « Hier, j'ai acheté un revolver », révèle d'ailleurs tout le programme du roman. Cette action sert également de point de départ à un véritable réquisitoire contre le mercantilisme ambiant, qui se laisse facilement lire en filigrane. Polaris devient donc un personnage qui se replie sur lui-même parce qu'il ne peut plus supporter les agressions de cette société qui veut faire de lui un modèle d'efficacité. Bref, ce roman se situe quelque part entre le polar et le roman à thèse et, si l'intrigue paraît après coup prévisible, le résultat demeure attrayant.

GEORGES DESMEULES

La Classe de neige
Emmanuel CARRÈRE
P.O.L., Paris,
1995, 172 p.

Pour les enfants, les moments de villégiature s'identifient à la liberté et au bonheur d'être plongés sans contrainte en pleine nature. Il en est autrement pour Nicolas, personnage principal de *La Classe de neige* d'Emmanuel Carrère. Une épreuve sans nom l'attend. Fils de parents pour le moins protecteurs, il se prépare à passer une dizaine de jours dans la montagne enneigée. Maniéré à souhait, il devient vite le souffre-douleur qu'alimentent d'ailleurs toutes sortes de péripéties contraignantes. Pris en charge dès le début par un garçon avec lequel s'établit une connivence inusitée, à la fois réelle et imaginaire, il évite tout de même de dormir, de peur de mouiller son lit. Il faut dire que ses insomnies sont nourries de projets fantaisistes, certes, mais aussi révélateurs d'une éducation étriquée. Il échafaude toutes sortes de scénarios, les uns plus catastrophiques que les autres, impliquant son paternel, mêlé à un commerce qui le perdra par ailleurs. Cet enfant pas comme les autres, « définitivement installé dans le rôle du problème à résoudre », embête *ad nauseam* les responsables. Surpris par une première pollution nocturne ressentie

comme une humiliation, reliée à l'énurésie qui le mortifie, toujours seul avec ses fantasmes, « spectaculairement solitaire », il tombe malade à en mourir. Et, durant ces vacances d'hiver, des enfants perdus rappellent le trafic d'organes mené par une mafia sans scrupule. Justement, un de ces enfants, retrouvé dans des circonstances qui frôlent le fantastique, ébranle l'équilibre des moniteurs et avive les appréhensions des enfants. La classe de neige, qui aurait dû être paisible, tourne au cauchemar tellement les événements imprévisibles qui surgissent de partout bouleversent la quiétude souhaitée. La cascade d'inventions issues de l'imagination en ébullition de l'enfant déferle telle une folle cataracte savamment endiguée. Car, dès les premiers mots de cette histoire, une menace plane sur Nicolas. Elle sera alimentée avec doigté jusqu'au dénouement.

L'écriture sans fard de ce récit décrit l'évolution d'un gamin aux prises avec une affirmation de soi bloquée par un père fort bizarre. L'apprentissage de la volupté, de la perception tactile qui recèle du plaisir conduit assurément l'enfant vers des sphères orgasmiques, mais lui fait surtout découvrir la chaleur, voire la compréhension d'adultes qui l'initient à la sociabilité enveloppante et sécurisante. La description des rêves de Nicolas, les objets hétéroclites qui meublent les fantasmes du jeune enfant, les peurs indécryptables qui le hantent, toute cette faune onirique ferait saliver de jouissance inconsciente un Freud ou la meute de voyeurs thérapeutes qui reniflent les intérieurs plus ou moins malodorants de l'être humain. Comme dans *La Moustache*, Carrère crée une ambiance qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin.

YVON BELLEMARE

Notre jeu
John LE CARRÉ
Éditions du Seuil, Paris,
1996, 365 p.

Tim Cranmer, un agent secret à la retraite, doit en quelque sorte reprendre du service le jour où sa maîtresse Emma, une femme assez jeune pour être sa fille, disparaît, probablement avec Larry Pettifer, ex-agent double et meilleur ami de Tim. Pour les retrouver, ce dernier se rendra en ex-Union soviétique où, après avoir compris qu'Emma ne l'aime plus (l'a-t-elle jamais aimé ?), et appris que Larry est mort en héros, l'occidental pourri qu'était Tim se convertira en guerillero du Caucase, histoire de défendre enfin les véritables intérêts des pays satellites de la Russie que la Perestroïka a plongés dans le chaos.

À la lecture de ce résumé, on peut se demander pourquoi *Notre jeu* obtient le succès qu'on lui connaît déjà, tant Le Carré y accumule les clichés sur l'homme, la femme, la guerre et les desseins de ceux qu'elle sert réellement. Sans doute est-ce parce que l'auteur sait mener un récit en ménageant juste assez d'incertitude pour que le lecteur ait envie d'aller jusqu'au bout. Mais le personnage-narrateur, Tim Cranmer, n'a rien d'un Smiley, et sa naïveté est telle qu'on se demande comment il a pu faire carrière dans les Services secrets. Une chose est sûre : Le Carré sait raconter, mais il devrait mettre sa plume au service de personnages moins stéréotypés.

CHRISTIANE LAHAIE

La division de l'intérieur
Mireille CALLE-GRUBER
L'Hexagone, Montréal,
1996, 150 p.

Mireille Calle-Gruber, aussi connue en Europe qu'au Québec, a fait paraître différents ouvrages de théories littéraires et a participé à

plusieurs volumes collectifs. Après avoir écrit *Arabesques* (Actes Sud, 1985) et *Midis* (Noesis, 1992), l'auteure publie *La division de l'intérieur*, son troisième livre de fiction.

Dans une ville d'Europe centrale où les frontières, infranchissables, se rétrécis-

Mireille Calle-Gruber

La division de l'intérieur

Roman

John
LE CARRÉ



NOTRE
JEU

roman
Seuil

sent de plus en plus, et où l'espace urbain est divisé comme « une gigantesque marelle » (p. 13), des hommes et des femmes tentent de survivre à l'étouffement. Les gardiens de l'ordre, qui poursuivent chaque suspect à travers la ville et contrôlent toutes ses fréquentations, prennent en note ses moindres faits et gestes pour les compiler dans des dossiers secrets. La menace, abstraite ou symbolisée par une limousine noire se refermant chaque jour sur de nouvelles victimes, est toujours présente. Elle incite tout individu à se faire le plus discret possible. Les êtres se font si petits qu'ils tendent à disparaître. Anonymes, ils n'existent plus que sur des fichiers et leur identité se limite à leurs coordonnées. Dans une telle atmosphère, la communication est presque impossible et chaque personnage s'isole des autres. Le mur de Berlin se dresse entre eux. Au-dessus de la ville, une présence manipulatrice transforme les citoyens en marionnettes qui s'empêtrent dans des fils qu'elles tissent elles-mêmes, de peur de faire un

faux pas. Le quotidien ressemble à « un mauvais film policier » (p. 26).

Mais les tenants du pouvoir ne peuvent empêcher quiconque de s'évader dans l'imaginaire. Poussée trop loin, cette fuite dans la fiction conduit à la folie. Maîtrisée, elle permet de mettre en mots et en images les angoisses et les désespoirs. L'écriture est la seule façon pour l'individu de capturer la vie et de donner sens à son existence. Se sentant étranger dans son propre pays, l'homme se réfugie dans les livres. Ayant intériorisé la division de l'Europe centrale, il a besoin de l'écriture pour se rassembler. Le régime totalitaire jugeant que tout livre et toute œuvre d'art ne répondant pas à leurs critères de correction est subversif, la création, au risque de se voir saccagée, doit se faire dans la clandestinité. Si les personnages du roman aspirent à franchir la frontière entre l'est et l'ouest, ou entre la captivité et la liberté, « nulle merveille n'arrive avec l'exil » (p. 143).

Très dense et très profond, *La division de l'intérieur* ne se laisse pas apprivoiser facilement. Le texte, poétique et assez hermétique, renferme un vocabulaire très recherché. Il est écrit en partie sous la forme d'un journal et en partie comme un roman épistolaire. Le récit appartient davantage au monde de l'essai qu'à l'univers romanesque. Tout sentiment, tout objet et tout événement y est intellectualisé plutôt que concrètement représenté.

VÉRONIQUE OUELLET



▼ ROMANS

La deuxième vie de Louis Thibert
François JOBIN
Québec / Amérique,
Montréal,
1996, 282 p.

Max ou le sens de la vie (1992) a permis à François Jobin de plonger dans le bain de la littérature... et de flirter avec le succès. L'auteur, que l'on devine encouragé par cette réception optimiste, propose un second roman, *La deuxième vie de Louis Thibert*, qui n'est pas moins savoureux.

Les premières pages nous précipitent dans l'action : Louis Thibert vient tout juste de mourir et nous cheminons avec lui sur les chemins de l'éternité. Il retarde toutefois son immersion dans la lumière divine : il a un plan. En effet, ayant « raté » son existence et compris trop tard le rôle terrestre qu'il aurait dû jouer, feu Thibert compte bien recommencer sa vie sous la plume d'un certain André Bachand, un ancien camarade de collège qu'il manipule du haut de son « nuage ». Mais le pouvoir d'un esprit a ses limites...

Plusieurs éléments intéressants puisent à même la construction parallèle du roman. D'abord, la narration oscille entre le « je » de Bachand et le narrateur omniscient chargé de nous révéler Louis Thibert et ses aventures dans l'au-delà. Cette polarité, qui traverse tout le roman, accentue également les différences entre les deux personnages principaux et leur monde respectif

L'île du jour d'avant
Umberto ECO
Grasset, Paris
1996, 462 p.

Avec *L'île du jour d'avant*, l'érudit Umberto Eco poursuit une œuvre romanesque à son image. L'intrigue se déroule au XVII^e siècle et met en scène Roberto, un naufragé réfugié dans l'épave d'un navire échoué non loin d'une île déserte. Entre le héros et son île, il y a une

Une écriture sensible et souple, un humour enrobé de douceur, un « réalisme terrestre » qui côtoie un « merveilleux céleste » (qu'alimente notamment la présence d'Amazarel, un ange plutôt coloré), des retours dans le passé, un suspense original et rafraîchissant, une réflexion philosophique sur le sens de la vie et de l'immortalité se marient harmonieusement et catalysent cet indéniable plaisir de la lecture auquel le lecteur est invité à communier.

JENNY LANDRY

Miss Septembre
François GRAVEL
Québec / Amérique,
Montréal, 1996, 223 p.
Collection Littérature
d'Amérique

François Gravel est un auteur très prolifique. En effet, depuis une dizaine d'années, le professeur d'économie a publié seize romans, dont neuf qui s'adressent aux plus jeunes, toujours bien accueillis par le public et la critique. Sa dernière œuvre, *Miss Septembre*, s'inscrit dans la même veine. Elle raconte l'histoire de Geneviève Vallières, une jeune femme de bonne famille, qui quitte son métier de danseuse nue après avoir commis le crime parfait — un vol de banque impeccable qui lui rapporte près d'un quart de million de dollars — et s'achète un nettoyeur pour — quoi d'autre ? — blanchir son butin. Ici, tout lecteur s'attendrait à une intrigue policière, un suspense qui mènerait à l'arrestation de la coupable...

distance infranchissable : Roberto ne sait pas nager et lui et l'île se trouvent de part et d'autre du 180^e méridien, la ligne imaginaire qui sert de frontière au décalage horaire, l'épave ayant un jour complet d'avance sur l'île.

Sorte de Robinson Crusoé raté, Roberto se révèle par contre un érudit de première force, et son désespoir sert de prétexte à l'évocation de l'ensemble des grandes découvertes scientifiques et

François Jobin
La Deuxième Vie de Louis Thibert



Mais non ! Gravel nous surprend et nous amène plutôt vers une étude de mœurs, une analyse des vices et des vertus de notre époque.

La question est simple et essentielle : « Où donc peut-on aboutir, une fois qu'on a réussi à se dépasser soi-même ? » Ou encore : qu'est-ce que le bonheur ? Gravel nous aide à y répondre avec un magnifique roman qui se déploie lentement, où l'on observe la quotidienneté de ses personnages peints avec profondeur et finesse, et où l'émotion, l'humour et l'ironie occupent toute la place. Pour remplacer la vitesse qui semble de plus en plus régir nos vies, il nous propose un ralentissement : apprécions le paysage, profitons de notre temps sur terre. C'est l'un des messages les plus sains que nous ayons reçus depuis longtemps !

LOUIS FISET

des tractations politiques du siècle classique. C'est ainsi qu'on apprend qu'il joue un rôle d'explorateur / espion à la solde de Colbert et de Mazarin pour découvrir le secret des longitudes, clé pour la domination maritime. Ironiquement, c'est une fois arrivé au but que Roberto échoue ; cet échec aura pour conséquence la folie et la mort, mais lui laisse le temps de livrer un roman palpitant sur l'histoire de tout un siècle.

Malgré ses grandes qualités, ce roman, un peu à l'image du *Pendule de Foucault*, risque de ne pas connaître le sort enviable du *Nom de la rose*. En effet, la lecture est d'abord un peu ardue, car Eco rédige une partie du roman dans la langue et la typographie de l'époque et, comme il l'a fait dans ses précédents romans, il reprend dans la fiction certaines de ses recherches les plus pointues sur le statut de la langue, à la manière de *La recherche de la langue parfaite*. Mais, à notre avis, ce sont ces éléments qui contribuent à la richesse de ce roman, tout à la fois réflexion sur l'Histoire et sur le genre romanesque.

GEORGES DESMEULES

La vie comme
une image
Jocelyne SAUCIER
XYZ éditeur, Montréal,
1996, 100 p.
Collection Romanichels

C'est à un émouvant « roman » autobiographique, réel ou fictif (peu importe), que nous convoque Jocelyne Saucier avec *La vie comme une image*, où la narratrice remue les souvenirs d'une enfance et d'une adolescence passées

entre un père doux, neutre, absent, une mère omniprésente, une tante Clara épisodique, des copines fureuteuses et des voisines potineuses. Le père absent communique peu avec le monde de la femme. La mère omniprésente non seulement guide sa fille depuis son enfance jusqu'à sa maturité, mais encore lui impose ses caprices et ses volontés, règle ses sorties, ses dépenses, son éducation. Et le reste à l'avenant. Graduellement, naturellement, la narratrice analyse, examine les relations de ses parents, puis, étonnée, se scandalise de l'unique lit qui les reçoit chaque nuit. À partir du jour où son père a quitté la maison pour une prétendue promotion, mais ne réintègre pas le foyer familial, l'adolescente se sent d'abord démunie, mais finalement accepte son sort et décide de s'assumer.

Voilà pour l'argument principal de ce récit, qui se termine sur l'angoissante



question de la « mort du père ». « Nous nous sommes tellement appliquées à le tenir mort alors qu'il était vivant que, maintenant qu'il faudrait le croire mort, son souvenir cherche à vivre comme jamais » (p. 100), déclare la narratrice en se demandant quel mobile on lui attribuerait si elle l'avait réellement tué. De quoi faire un roman ? s'interroge l'éditeur.

Une écriture fine, suggestive, tout en nuances, accorde

les sentiments au destin, un destin où chaque jour apporte son lot de mensonges devant la « disparition » du père et le vieillissement misérable de la mère. C'est touchant, presque toujours, révoltant parfois, signes certains de l'efficacité d'un récit profondément intime qui nous sollicite malgré nous. Dommage que des fautes déparent le texte.

GILLES DORION

Le désir fantôme
Julie STANTON
Léméac, Montréal,
1995, 145 p.

Dans les cafés et les hôtels de Venise, ville mythique où la passion se cache à chaque coin de rue, Dieter tente vainement d'élucider ses interrogations à propos de l'amour, « pourchassant de femme en femme son propre fantôme » (p. 15). Dans un train qui quitte Venise, Marthe essaie de calmer ses remords et cherche comment taire à sa sœur jumelle la double trahison commise la veille dans un lit à baldaquin du Danieli, tandis qu'à Bruges Marie « cherch[e] Dieu et atten[d] Dieter » (p. 37), sachant déjà grâce à son intuition gémellaire que

ROMAN



Le second violon
Yves BEAUCHEMIN
Québec / Amérique,
Montréal, 1996, 556 p.

Que peut faire un homme de 45 ans, journaliste mineur, piètre écrivain, pour accéder enfin à la célébrité ? Secouer sa torpeur tranquille au point de déranger son entourage familial et professionnel, courir le démon du midi au risque de perdre Géraldine, la femme avec qui il vit depuis dix-huit ans et a fait trois beaux enfants, lutter finalement pour la première place comme écrivain et journaliste au détriment des pieds et des mains qu'il écrase. C'est ce que raconte avec verve le quatrième roman d'Yves Beauchemin, *Le second violon*, où l'auteur rivalise d'aventures et d'anecdotes tantôt sexuelles, tantôt politiques, en assaisonnant le tout d'une enquête policière digne des Chase, McBain, Gardner et cie. Mais le héros de l'histoire, Nicolas Rivard, pos-

sède-t-il les talents, le cran et l'énergie nécessaires pour se lancer dans pareilles transformations de sa vie ? Sa naïveté et son esprit d'indécision ne risquent-ils pas de le mener à un cul-de-sac ? Ce qui s'annonçait comme une décision inopinée survenue à la suite de la mort de son rival littéraire, François Durivage, se complique d'un reportage sensationnel qu'il prépare soigneusement, avec l'aide d'un collègue journaliste et d'un fonctionnaire « tabletté », sur un politicien véreux. Entretemps, sa sémillante maîtresse, Moineau, lui préférant un jeu not, comment assumera-t-il désormais sa solitude ? Parviendra-t-il à la réussite comme il le souhaite si ardemment ? À l'inquiétant Ratablavasky du *Matou*, le romancier substitue une petite fille rousse que Rivard

rencontre à plusieurs reprises. Quel rôle celle-ci joue-t-elle donc ?

Beauchemin, avec toute la finesse de son art, rallonge délibérément les scènes, multiplie les incidents et les anecdotes, empile les détails, même ceux qui paraissent les plus insignifiants, et tient ainsi le lecteur en haleine jusqu'au bout en usant de tout un arsenal de moyens : des descriptions appuyées de personnages, de banalités quotidiennes (restaurants, repas, vins, alcools) comme chez Jacques Poulin, de fréquents rappels musicaux tournant à l'obsession — on est pas « second violon » pour rien — etc. Cependant, s'il plonge si abondamment dans l'anecdotique, son roman, raconté sur le mode omniscient, trace une fresque intéressante et haute en cou-

l'inévitable a trouvé à Venise le décor idéal pour se réaliser.

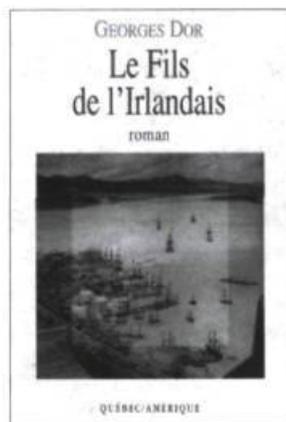
C'est par le biais d'un narrateur discret qui nous révèle son identité à la fin du roman que la vie des trois personnages nous est relatée. Prenant pour point de départ les repentirs des deux amants de Venise, il retrace le passé de Dieter, ce séducteur à l'âme tourmentée, porteur depuis sa naissance du « gène de Don Juan » (p. 12), et celui des jumelles qui, derrière leur physique identique, ont chacune leur façon d'aborder la vie.

Dans *Le désir fantôme*, Julie Stanton réussit à faire surgir au delà des mots l'angoisse d'un homme qui trompe sans cesse la femme aimée dans l'espoir de fuir « cette image sublimée de lui-même » (p. 29) qu'elle lui renvoie constamment. Avec ce récit troublant où s'entremêlent amour, plaisir, honte et déchirures, et où la frontière entre le bien et le mal ne se dessine plus nettement, l'auteure, tout comme son protagoniste, séduit sans pudeur.

GENEVÈVE DUQUET

leur de la société montréalaise grâce à une écriture alerte qui ne se dément pas. Jamais on ne se lasse, malgré une foule de fugitives silhouettes de figurants et une abondance parfois agaçante de situations secondaires, car l'ensemble est allégé par un humour agréable, parfois piquant, par exemple sur la démolition systématique et aveugle du Vieux Montréal (on revient à *Juliette Pomerleau*), ou bien traversé de passages loufoques (par exemple le chapitre 23 sur la « verbologie »), ou ponctué de coups d'épingles administrés à des politiciens connus de la scène canadienne et québécoise. Yves Beauchemin, qui vient de publier un roman « grand public », devrait songer à pousser son talent au delà de ces limites.

GILLES DORION



Le fils de l'Irlandais
Georges DOR
Québec / Amérique,
Montréal,
1995, 280 p.

Tel un découvreur devant l'estuaire de Saint-Laurent, Georges Dor fait naviguer son lecteur à travers la vie de Patrick Lavelle, jeune Irlandais dont la famille quitte du pays natal en 1840 pour échapper à l'oppression des Anglais. « Le fils de l'Irlandais » émigre à Grantham au Bas-Canada, où il se familiarise avec la vie des colons canadiens français. Il participe activement au défrichement des forêts du *township* et à la construction du village. Adoptant les us et coutumes du nouveau pays, il finit par devenir un des leurs. Toutefois, malgré une grande facilité d'intégration, il doit combattre les nombreux préjugés linguistiques, religieux et politiques, notamment ceux de son beau-père, fervent défenseur de la Couronne britannique, qui préférerait que sa fille épouse un loyaliste protestant. Tout au long du roman, nous suivrons de près non seulement le développement des villages et la situation politique, mais également les quêtes amoureuses de Patrick. Il épouse d'abord Ellen Watkins, qui meurt après lui avoir donné onze enfants. En secondes noces, il prend pour femme Elzire Janelle, la sage femme qui a mis au monde la plupart des enfants de son

premier mariage. Cette nouvelle femme lui en donne dix autres. Quinze émigreront vers les États-Unis. Le fils de l'Irlandais n'arrive pas à croire que leur départ puisse représenter une trahison pour le Bas-Canada, puisque, même s'ils avaient voulu rester, il n'y aurait pas eu assez de terre cultivable pour chacun d'eux. Pour lui, les « chantres du terroir, s'ils s'extasiaient aisément devant [...] le geste noble du semeur, pratiquaient presque tous des professions libérales et ne s'interrogeaient nullement sur les petites et grandes misères du colon ou du paysan » (p. 258).

En plus d'interroger les notions de liberté, de patriotisme et d'exil, ce roman historique présente fidèlement plusieurs réalités sociales, tel l'analphabétisme. À la fin du XIX^e siècle, l'État rejetait le projet de loi proposant un ministère de l'Éducation, de façon à maintenir volontairement les Canadiens français dans l'ignorance. Le narrateur écrit : « Les Canadiens anglais, maîtres des affaires, se réjouirent en apprenant que le peuple croupirait encore longtemps dans l'ignorance et dans la peur qu'elle engendre » (p. 258). Cette histoire vécue, reflète non seulement les périodes de Patrick Lavelle, mais ceux d'une multitude de familles irlandaises qui ont eu la chance d'échapper au génocide des Anglais en acceptant de faire la grande traversée.

CHANTALE GIGUÈRE

Thérapie
David LODGE
Rivages, Paris,
1996, 362 p.

Certains ont leur talon d'Achille, d'autres leur genou de cauchemar qui leur monte à la tête. Pour chasser les malaises qui paralysent, rien de mieux que l'exercice de l'écriture. C'est ce que *Thérapie*, de David Lodge, exploite dans une sorte de journal-de-bord-intime. L'autoportrait de Lawrence Passmore, feuilletoniste adulé à la télévision, mais mal dans sa peau, passe en revue certaines panacées

soi-disant miraculeuses des spécialistes de la déprime. Pour soigner son P.I.G., diagnostique aussi sibyllin que farfelu d'un vague à l'âme, le narrateur-professeur-diariste-patient-écrivain se lance tête première dans l'écriture « soignante », qu'il rédige du reste sur le clavier de son ordinateur portable : technologie oblige ! Ouvert à n'importe quelle forme de thérapies, il pige dans l'œuvre de Kierkegaard, philosophe danois du « concept de la déprime », ce qui permet d'alimenter la démonstration « guérissante » de sa sexualité plus ou moins en panne.

Ce roman se présente sous la forme du journal intime, à mi-chemin entre le monologue et l'autobiographie, avec la nuance non négligeable que l'auteur ignore, bien entendu, quel tour définitif va prendre son histoire. Une logorrhée qui parle de tout et de rien, du quotidien rapetissé à un détail que Passmore grossit démesurément, de ses amies qu'il assassine de sa bêtise, de sa femme plus froide et indépendante que franchement attentive au combat intérieur que se livre son mari. Ce dernier donc n'en finit plus de pisser de la copie, sans pour autant qu'une lueur de guérison n'apparaisse à l'horizon de ses tourments.

Les procédés littéraires retenus, qui ont déjà d'ailleurs fait recette, remplissent les pages et mettent en lumière les éclatants talents de Lodge qui, en artiste, sait attirer l'œil sur l'élément producteur de sens. Et ici, le professeur de fiction se laisse bercer par des propos de connaisseur sur l'art de l'écriture, ce qui ne dérange en rien les paramètres fort flexibles de l'histoire qui se termine sans fracas. La lecture de cette chronique, souvent prévisible, ne demande aucun effort de mémorisation, car la page lue peut aisément tomber dans l'oubli, sans affecter l'intérêt pour les mots à venir. Si l'écriture peut être thérapeutique, lire le produit d'une telle démarche exige un équilibre enrichi d'une bonne dose de ténacité.

YVON BELLEMARE

▼ ROMANS

Le milieu du jour
Yvon RIVARD
Boréal, Montréal,
1995, 328 p.

Ce quatrième roman d'Yvon Rivard est celui de l'indécision. L'auteur y présente d'abord ces heures vides entre l'aube et le crépuscule, alors que le jour hésite entre clarté et noirceur. Puis, au centre de cette

hésitation, un homme se retrouve livré à son labyrinthe intérieur, parce qu'il est coincé entre les deux femmes qu'il aime, et parce que sa vie reste en suspens, tant qu'il n'aura pas résolu le désordre de ses journées et les incertitudes de son cœur.

Le milieu du jour traduit la problématique de l'éternel triangle amoureux, mais n'a rien à voir avec *Les choses de la vie* de Guimard ou *Quelques adieux* de Marie Laberge ; avant de quitter la vie, il faut chercher à y (r)entrer. L'irrésolution l'emporte sur le choix, car le triangle amoureux est d'autant plus complexe que l'équilibre entre la « béatitude » et l'« angoisse » demeure fragile. Tout au long du roman, le personnage traîne son indécision. Incapable de savoir qui, de Françoise (son ancienne femme et la mère de son enfant) ou de Clara (sa maîtresse qui attend d'entrer

définitivement dans sa vie) lui est seule indispensable. Puisque l'amour doit, en n'en retenant qu'une seule, exclure l'autre, le personnage tente de concilier amour et désir : « Si mon corps est à Françoise et mon cœur à Clara, comment puis-je ne pas mourir crucifié entre ces deux femmes que je crucifie à mon tour en leur refusant le droit de me donner à la fois leur cœur et leur corps ? » (p. 197). En effet, aimer plus d'une femme, c'est n'en aimer aucune.

Rivard exerce avec beaucoup d'habileté l'art du romancier ; aussi la chronique qu'il livre avec tendresse et violence, lucidité et éblouissement, s'alimente-t-elle de pistes qui confèrent à l'indécision amoureuse une dimension philosophique, dans le domaine de l'irréconciliable. Le personnage travaille sur un scénario filmique où se joue sa propre histoire, et qui est le

lieu de dilemmes dignes de Hamlet : faut-il inventer ou même embellir la vie, puis-elle est inextricable ? De plus, la vie marque une indécision vis-à-vis la mort, qui hante le personnage. C'est pourquoi, sans la chercher, il marche sous son ombrage et capte, à travers la mort de son père, celle de son ami et écrivain Nicolas ou encore celle, sacrificielle, d'Empédocle. Autre piste d'indécision : le voyage spatial (de Montréal à Turin, au Maine ou en Floride) et temporel qui représente la recherche d'un lieu à habiter, et qui renvoie toujours à la recherche de la vie « pour ne pas mourir ».

Même si l'on ne considère que la vérité et la luminosité avec lesquelles Rivard transpose une quête en passion et en fuite, en volonté de vivre et d'aimer, *Le milieu du jour* est un roman à lire absolument.

PATRICK BERGERON



Petit Homme Tornade
Roch CARRIER
Stanké, Québec,
1996, 184 p.

On ne peut que se réjouir de ce que le précédent roman de Roch Carrier, *Fin*, n'annonçait pas le dernier mot du romancier. Quel plaisir de lire *Petit Homme Tornade*, qui marque sans conteste un art parvenu à sa perfection ! Solidement structuré, ce douzième roman de l'écrivain tisse habilement les liens qui unissent Blancs et Indiens d'Amérique en remontant au mythe des origines de deux familles étrangement réunies par le sang et l'Histoire. Épopée fondatrice, retour aux sources, voyage initiatique, c'est tout cela que met en œuvre ce roman, qui essaie de percer les mystères d'une double origine en rapportant les propos colportés sur des ancêtres présumés, sur la mort du père, et qui côtoient, « la fabuleuse légende de millions de Canadiens français émigrés aux États-Unis » (p. 20). Ce faisant, l'auteur s'écarte résolument

des pistes souvent « régionalistes » qu'il avait explorées précédemment en rappelant d'une façon originale la mixité des peuples fondateurs.

Le don exceptionnel du conteur s'exerce dans les traits incisifs qui mettent en valeur des personnages fortement typés, tels l'Indien de l'Arizona, avec sa figure hiératique ; Blanche Larivière, l'infirmière du Québec qui s'est donnée à lui, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, dans sa petite chambre de la rue Git-le-cœur, à Paris ; Robert Martin, le professeur d'histoire, récemment séparé de sa femme, qui tente de raccorder les fils de la trame qui les unit ; Miss Camion, la chef d'entreprise qui l'attire dans ses filets, en le récupérant, puis en le bernant ; René Goupil, le notaire excentrique ; etc. L'alternance souvent mise en vedette ailleurs entre nomades et sédentaires s'atténue pour ainsi dire par la nomination du « Trente-trois Grande Allée, Québec, Canada », que répète inlassablement le vieil Indien Charlie

Longsong, surnommé « Petit Homme Tornade », qui habite son village, la Mesa, au sommet d'une colonne rocheuse située en plein désert, et qui se rappelle d'une façon obsessionnelle la fameuse rue Git-le-cœur.

Grâce à la sûreté d'écriture de Carrier, à un don remarquable de composition, à une recherche certaine d'effets de style, le roman offre un modèle enviable d'écriture. Ajoutons à cela un vocabulaire étendu, précis, un style soigné, une forte dose émotive qui fait vibrer les cordes les moins sensibles et humour modéré qui rappelle le carnavalesque de romans antérieurs (par exemple *La guerre, yes sir !* et *Le jardin des délices*). Faut-il, dans le registre de l'humour, signaler les piquants traits de plume prodigués au « petit monde » universitaire, à la David Lodge, souligner le passage justificatif (?) concernant les racistes ?

Enfin, devons-nous conclure comme l'historien Martin : « L'histoire de l'Amérique est l'histoire de gens égarés qui n'ont jamais re-



Icare
Emmanuel Aquin
Boréal, Montréal,
1995, 132 p.

Après l'« histoire du gars qui se pense malin » (Incarnations), celle « du p'tit cul qui se pense malin » (Désincarnations) et celle « d'un écrivain... » (Réincarnations), voici, selon Emmanuel Aquin, « l'histoire d'un paquet de gars qui se pensent malins ». Effectivement, Icare met de l'avant une panoplie de personnages historiques (Akhenaton, Jésus, Judas Iscariot, Adolf Hitler et Eva Braun, etc.) qui périront à l'instar du fils de Dédale, par trop ambitieux.

Plus qu'un simple thème, le mythe d'Icare, savamment exploité par Aquin, façonne l'ensemble de l'oeuvre, lui donne sa raison d'être. Le mythe d'Icare, c'est l'histoire d'une élévation et d'une chute, celles d'Icare qui, mal-

gré les conseils de son père, s'approche trop près du soleil et se brûle les ailes; c'est aussi la vie qui, en bout de ligne, reprend son dû (« Nous venons tous de la terre et nous y retournerons. » (p. 112)) Ce mouvement de conception et de décomposition qui jalonne toute existence est d'ailleurs judicieusement annoncé, en prélude, par la scène de fécondation d'un ovule : « Dans le coeur de l'Oeuf, l'Élu s'inquiéta. Les parois se resserraient autour de lui et il comprit qu'il allait être englouti à son tour dans le spasme de la création. [...] Il cessa d'exister. Il oublia presque tout. », (p. 8) Œuvre fragmentée mais d'une grande cohésion, Icare se présente comme un recueil de nouvelles sciemment orchestré. Si l'imagination prend beaucoup de place dans les récits, le songe en organise la structure. Au premier niveau, la fin tragique d'un jeune

garçon refermé sur lui-même, fils d'architecte, féru de lecture et d'avions. Au second niveau, sept fragments, sept histoires-les rêves de l'enfant - où des personnages, « tous pareils », courent à leur perte, attirés d'une façon ou d'une autre par cette lumière qui, paradoxalement, éclaire et réchauffe en même temps qu'elle aveugle et tue. Entre la réalité et l'univers du songe, l'instant d'« un bruit », le temps se dilate, l'espace de la mémoire n'a plus de frontières.

Le lecteur prend plaisir à lire ce quatrième roman d'Aquin, cet enchevêtrement de récits qui s'interpellent et se répondent, comme l'auteur, fort probablement, s'est amusé à l'écrire. En convoquant l'Histoire, voire en la réécrivant, Aquin montre sur un ton humoristique, parfois sarcastique, que la vie — inséparable de la mort — n'est qu'un éternel recommencement et



que l'homme est un animal souvent bien ingrat (c' Tu sais, les insectes étaient là avant nous et y seront encore quand nous ne serons plus qu'un mauvais souvenir. [...] Nous nous croyons intelligents mais nous sommes tellement ingrats! » (p. 16-17)) Plus qu'un simple exercice de style autour du mythe, Icare appelle à la relecture.

BENNY VIGNEAULT

trouvé le chemin du retour » (p. 196) ?

GILLES DORION

Retour sur les années
d'éclipse
Pierre SALDUCCI
Montréal, éd. Alain Stanké,
1996, 189 p.

Pierre Salducci, critique littéraire au *Devoir* et à la radio de *Radio-Canada*, auteur de *Robert Charbonneau, le doute et le secret* (XYZ, 1990) et de *Souvenirs inventés* (VLB, 1993), publie cette année son premier roman : *Retour sur les années d'éclipse*. Le titre annonce déjà l'atmosphère de l'histoire, celle de Pierre Fortin jetant un regard analytique sur les torts de sa famille et les maux de son enfance. La cause de tous les problèmes remonte au voyage de noces des parents, ébahis par l'éducation des quatre enfants de la table voisine et se promettant d'en élever d'aussi remarquables. Mais la déception d'avoir donné naissance à deux garçons et la joie démesurée de la

venue d'une fille tant attendue créent un climat intolérable pour les frères Pascal et Pierre, qui grandissent à l'ombre d'Évelyne, trop adorée, et de parents sévères et frustrés. Puis viendront le divorce, la folie de la mère et ses violences, transformant les garçons en martyrs. Les bras tendus vers la tendresse maternelle, mais le visage repoussé par la gifle, c'est parmi le monde adulte et anonyme que Pierre tentera de trouver un peu d'affection...

Grâce à la structure du roman, dont la narration à la troisième personne alterne avec les récits-témoignages de Pierre, l'oeuvre répand de la lumière jusque dans les angles les plus reculés. Le contraste entre la fascination de pacotille des uns et le gouffre des autres, s'effectue dans des rouages des mieux articulés. Comme Proust a su le faire, Salducci

rétablit l'intensité et l'ampleur des gestes, traumatisants quoique momentanés. À l'aide d'une écriture animée d'images parlantes, l'auteur

parvient à peindre un tableau d'un fin réalisme, saisissant le passé sur le vif. Il exerce une chirurgie sur la souffrance afin de faire l'ablation de l'absurde. Salducci montre comment la soif d'Idéal mène souvent à l'intransigence et à l'injuste vengeance.

MÉLANIE CUNNINGHAM

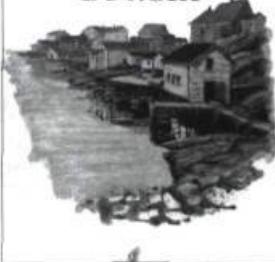
Pierre Salducci

Retour sur les années d'éclipse



Jean O'Neil

LADICTE COSTE DU NORT



▼ TOURISME

Ladictte Coste du Nort
Jean O'NEIL
Libre Expression, Montréal,
1996, 200 p.

Plusieurs des trente-trois textes publiés dans *Ladictte Coste du Nort* de Jean O'Neil l'ont été d'abord dans *La Presse* dans le but dévoué de révéler aux lecteurs une *Terra incognita*, une terre inconnue mais surtout méconnue. Écrits dans un style leste et direct, les textes font défiler sous nos yeux côtes et villages, îles et lacs, forêts et montagnes de la Côte-Nord et les hommes et femmes de toute provenance qui l'ont habités. Cette forme

d'inventaire patrimonial que O'Neil entreprend au cours d'un voyage effectué sous l'égide du ministère du Tourisme du Québec s'attache non seulement à décrire « cet arrière-pays » (p. 23), mais aussi à peindre à traits vifs et avec un sens aigu de l'humour les gens qui l'ont visité, parcouru et développé : depuis Jacques Cartier, en 1535, jusqu'à Magella Beaudoin et Marvin Buckle, en 1995, à partir de Tadoussac jusqu'à Baye des Chateaux et Sainte-Barbe (Terre-Neuve). Accompagné de Janouk Murdock, une photographe aussi « folle » que lui, selon son dire, le journaliste suit un itinéraire tracé au jour le jour, en s'arrêtant dans la plus grande ville du territoire, Baie-Commeau-Sept-Îles — fusionnée de force en 1982 —, comme dans le plus petit village, jusqu'au bout de la route 138, que tous les partis

politiques ont depuis belle lurette promis de compléter sans l'avoir jamais fait, puis au delà, jusqu'au Détroit de Belle-Isle.

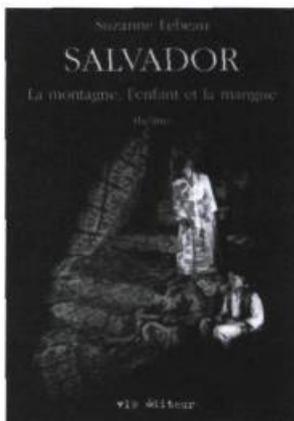
Au don pittoresque, à l'acuité de son observation, l'auteur joint l'amour des gens : « Le plaisir du voyage, ce sont les gens et le pays. La gentillesse des uns et l'âpreté de l'autre. Ou l'âpreté des uns et la gentillesse de l'autre » (p. 23-24). Il suit les pas des explorateurs, des missionnaires, pour lesquels il éprouve « une admiration, une fascination sans borne » (p. 32), des Amérindiens (les Montagnais), des archéologues amateurs, des fondateurs et des touristes. Bref, comme dans ses ouvrages antérieurs sur le Saint-Laurent, Jean O'Neil livre une fort belle leçon d'histoire et de géographie humaine.

GILLES DORION

▼ THÉÂTRE

Salvador. La montagne, l'enfant et la mangue
Suzanne LEBEAU
VLB éditeur, Montréal,
1996, 101 p.

Devenu écrivain, Salvador fait un récit poétique et touchant de son enfance dans une montagne d'Amérique du



Sud ; de la vie laborieuse de sa mère s'occupant de ses huit enfants et lavant le linge des « gens bien » pour survivre ; du père, pauvre paysan assassiné par l'armée pour avoir osé « discuter de l'avenir des terres » ; de son frère aîné qui prend la relève du soutien de famille en cirant des chaussures sur la place publique ; des rêves si modestes et pourtant si difficiles de ses frères et sœurs ; de l'exploit, à réussir quotidiennement, de mettre un maigre repas sur la table ; des épisodes significatifs de la vie familiale, au quotidien et dans des moments où la guigne s'acharne ou lorsque le bonheur si peu exigeant réussit à percer.

Récit et dialogue font également état de la découverte étonnée des mots et de leur pouvoir, de leur prétention aussi vu leur petitesse à recouvrir les plus grandes réalités : « mer, terre, peine,

▼ THÉÂTRE

Messe solennelle pour une pleine lune d'été
Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal,
1996, 121 p.

Rite chrétien de la messe et culte païen d'Eros et de la lune vont de pair dans la vingtième pièce publiée par le très prolifique Michel Tremblay. Dans cet étonnant cadre formel télescopant deux univers apparemment antinomiques, onze nouveaux personnages absents du circuit des *Belles-sœurs* ou des « Chroniques du pla-

teau Mont-Royal » conjuguent les sentiments à tous les temps et sur tous les modes allant de l'amour au « désamour ».

Le principe de segmentation de la pièce calque celui de la messe dans quatorze phases allant de *l'Introït* à *l'ite missa est*. Le tempo de chaque étape est aussi indiqué. Ainsi l'effervescence amoureuse inextinguible du couple de jeunes tourtereaux s'exprime *allegro vivace* en une litanie joyeuse de lieux où renouveler ce pacte : « J'te veux dans le garde-manger... J'te veux pendu aux rideaux, enroulé dans le tapis, à côté de la balayeuse ! » Mais ce climat euphorique constitue l'exception. Les autres variations lyriques, musicales et mystiques ne se font pas sous une lune ayant la forme d'« une orange d'amour » mais dans une atmosphère de mal à l'âme et de dérive affective : expression du ras-le-bol total pour une fille de ne vivre depuis quinze ans qu'en fonction de son père handicapé ; détresse d'un homosexuel se sentant incapable de continuer de soigner son amant sidatique et de « lire la mort

dans [s]es yeux » ; angoisse d'une femme dont la grande passion qu'elle a cru infinie pour sa partenaire se métamorphose en apathie et même en dédain ; sentiment de culpabilité d'une mère de ne pouvoir consoler son fils « malheureux parce qu'un autre homme l'a laissé » et sa révolte devant le silence de Dieu ; pleurs de la veuve sur le bonheur perdu avec la mort de son mari, la douleur devant l'absence de l'être aimé et les affres de la solitude. Ces aveux se font à la pleine lune ou « grande hostie rousse à travers le ciel », emblèmes du paganisme et du christianisme confondus dans cette originale et émouvante catharsis du cœur : « J'ai transvidé le trop-plein de mon âme dans l'immensité du ciel ». Même devant l'imminence de l'inéluctable, des instantanés de bonheur restent cependant possibles. Le personnage gravement atteint par le sida danse, ne serait-ce que dans sa tête, un tango fougueux aux grandes orgues avec son partenaire affectif ; lors de l'Offertoire, la transsubstantiation opère ; le couple est redevenu jeune, énergique, envahi par le bonheur et la passion. Eros peut encore vain-

cre Thanatos... temporairement ; « Va-t-en pas ! Va-t-en pas ! Va-t-en pas ! »

GILLES GIRARD

Demain matin,
Montréal m'attend
Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal,
1995, 91 p.

La première version de la comédie musicale *Demain matin, Montréal m'attend* a été présentée à Terre des Hommes en 1970. Dans sa mouture allongée d'une heure et présumée à tort « finale », elle fut interprétée par la Compagnie des Deux Chaises en 1972 et éditée la même année. 25 années après sa création, le Théâtre Saint-Denis accueillait une « version revue et augmentée » maintenant éditée et, sur le plan du spectacle, moins sévère qu'initialement, jouant sur les plans chorégraphique, musical et scénographique de toutes les ressources flamboyantes d'une comédie musicale de type Broadway et habilement orchestrée par la mise en scène inventive de Denise Filiatrault.

Michel Tremblay

Messe solennelle
pour une pleine
lune d'été



LEMÉAC

Michel Tremblay

Demain matin,
Montréal m'attend



LEMÉAC

joie, mort, vie... ». Vingt courts épisodes scandent ces souvenirs racontés avec pudeur et tendresse, avec des images fleurant la montagne et simplement belles, où une simple mangue devient un symbole d'espoir.

Une critique sociale implicite circule sous les répliques et dans les situations valant bien mieux que des discours politisés grandiloquents et noue un sentiment de révolte au ventre devant une société qui permet de telles iniquités à l'égard de personnages faisant preuve de tant de courage et de noblesse du cœur. L'authenticité qui vibre dans le non-dit élimine tout risque de sentiments lénifiants ou de formules doucereuses. Le dépouillement de l'écriture donne tout son poids à l'émotion qui évoque une Amérique du Sud blessée mais touchante de dignité et de fierté.

GILLES GIRARD

Remporter un concours d'amateurs et le trophée Lucille Dumont rend possibles tous les rêves de Louise Tétreault ; elle pourra quitter son emploi de serveuse au Saint-Martin Bar-B-Q, rejoindre sa sœur à Montréal pour y mener comme elle une carrière dans le monde du spectacle et conquérir la grande ville. Mais Rita Tétreault, alias Lola Lee, voit plutôt dans sa sœur une rivale potentielle et, pour anéantir ses ambitions, procède à son initiation en lui dévoilant les dessous non rassurants de la vie nocturne : le Meat-Rack au nom évocateur pour les travestis qui le fréquentent et y pratiquent l'art de se « bitcher » ou l'Orient de pacotille du bord de Betty Bird. Pour cette faune bigarrée, une façon de se mettre au monde et de rendre officielle sa nouvelle identité, fût-elle de façade, consiste à se donner un nom, d'où les Slim, Hosanna, Mimi Pinson, Babalu, Purple et autres Cuirette, Avocado ou Candy Baby.

L'ajout de trois chansons et l'accent mis sur la chorégraphie ne changent pas la problématique de l'aspiration au vedettariat (préfiguration de la théma-

DU BON CINÉMA DANS LES COURS DE FRANÇAIS AU SECONDAIRE I

Depuis déjà deux ans, un projet pilote d'éducation cinématographique bat son plein dans une dizaine d'écoles secondaires du Québec. Ce projet, lancé par l'Institut québécois du cinéma est maintenant parrainé par le ministère de la Culture et des Communications et le ministère de l'Éducation du Québec.

Les jeunes du secondaire regardent en moyenne vingt et un films par mois, que ce soit au cinéma, à la télévision conventionnelle ou payante, ou sous forme de vidéocassettes. C'est ce qu'a révélé une enquête menée par l'Institut québécois du cinéma sur la consommation cinématographique des jeunes. Cette consommation est élevée et les étudiants du secondaire ont reçu, jusqu'à maintenant, très peu ou pas du tout de formation en éducation cinématographique. De plus, la grande majorité des films

regardés par les adolescents sont des films américains du même... « genre » ! Ce projet d'éducation cinématographique a donc pour but de faire connaître d'autres types de films aux jeunes et de développer leur sens critique et leur capacité d'analyse relativement à ce média.

Concrètement, le programme s'articule autour de la présentation de trois films par année et vingt-cinq heures de cours (environ huit heures par « bloc-film » à l'étude). Pour chacune de ces œuvres, un cahier d'accompagnement a été élaboré. Celui-ci est divisé en trois parties (préparation au visionnement, le visionnement critique du film et le retour sur le film) et permet à l'enseignant de bien préparer les étudiants au travail à faire. De plus, l'étudiant doit remplir par écrit une grille d'analyse se rapportant à l'œuvre. Des activités pédagogiques associées au film sont également proposées. Il est aussi important de mentionner qu'un cahier « maître » explique la structure des différents cahiers d'accompagnement et aborde les notions de base du langage cinématographique et les principaux métiers que l'on retrouve dans le milieu du cinéma.

Pour l'instant, trois films et les cahiers d'accompagnement s'y rattachant sont disponibles. Il s'agit de *Pouvoir Intime* de Yves

Simoneau, de *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau et de *La fureur de vivre* de Nicholas Ray. À ces trois œuvres viendront probablement se greffer trois autres titres et leur cahier respectif à l'hiver 1997.

Le programme vise à faire découvrir les œuvres en les faisant voir dans les meilleures conditions possibles. Pour ce faire, il est important de visionner un des trois films sous format 35 mm en salle et de privilégier la projection vidéo grand format pour les deux autres. Le projet d'éducation cinématographique prévoit le paiement, en partie, des coûts d'une sortie au cinéma et il pourra bientôt offrir des prêts-à-monter de projection vidéo permettant des visionnements de qualité dans les écoles participantes qui ne sont pas adéquatement équipées.

Enfin, il est important de mentionner que le nouveau programme de français au secondaire recommande dans la partie « Les compétences en communication orale » (pages 97 à 100) de faire travailler les étudiants à partir d'un film. Plusieurs des objectifs décrits dans les « Contenus d'apprentissage » en communication orale de cette section du nouveau programme rejoignent les nôtres. Alors n'hésitez pas à nous contacter si vous êtes intéressés à participer à ce projet à compter de l'automne 1996.

POUR INFORMATIONS

ROBERT CROMP, COORDONNATEUR DU PROJET PILOTE D'ÉDUCATION CINÉMATOGRAPHIQUE DANS LES ÉCOLES SECONDAIRES DU QUÉBEC
176, RUE TURCOTTE ROSEMÈRE (QUÉBEC) J7A 3A6
TÉLÉPHONE : (514) 621-2740 TÉLÉCOPIEUR : (514) 621-1908

ERRATUM

Un malencontreux accident technique nous a empêché de faire paraître au complet, dans le dernier numéro de *Québec français*, le commentaire de Yvon Bellemare. Nous faisons paraître les parties manquantes et nous nous excusons auprès de l'auteur.

Jacques Godbout. Du roman au cinéma. Voyage dans l'imaginaire québécois, Donald SMITH
[...] Au moins trois niveaux se chevauchent : l'objectivité rassurante du chercheur qui se cantonne dans une langue sans affectation est sapée par l'emploi d'un « je » familier qui surgit inopinément dans la démonstration et, plus d'une fois, se fond par la suite dans un « nous » ou un « on » globalisant. Que dire des erreurs de distraction (*D'Amour, P.Q.* est le quatrième roman de Godbout et non le troisième ! (p. 91), des impropriétés répétées comme, entre autres, le choix du mot « exerger » pour « épigraphe », et aussi de l'établissement peu fiable de la bibliographie qui, pour les données après 1982, inscrit une pagination erronée comme en font foi quelques exemples pris au hasard (Hamel, Réginald, p. 302-304 pour 612-614 (p. 231) ; Bellemare, Yvon, « Les têtes à Papineau », p. 160 pour 157-162 (p. 220) ; Pelletier, Jacques, « Le Temps des Galarneau », p. 420-427 pour 420-423 (p. 241), etc.) ! Bien que l'appréciation de l'imaginaire godboutien par Smith se classe parmi les ouvrages d'envergure de la critique sur l'auteur de *l'Aquarium*, l'approche magistrale de l'œuvre est cependant rétrécie et étriquée dans une conclusion réductrice à des interprétations référendaires du moment. Sans doute que le critique, par un phénomène sournois d'omose, imite l'écrivain et cinéaste alimentant son imaginaire de toute actualité ! Yvon BELLEMARE